

Les erreurs répétées et non répétées de dénomination de personnes

Auteur : Nisol, Eric

Promoteur(s) : Bredart, Serge

Faculté : Faculté de Psychologie, Logopédie et Sciences de l'Éducation

Diplôme : Master en sciences psychologiques, à finalité spécialisée en neurosciences cognitive et comportementales

Année académique : 2017-2018

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/4519>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



FACULTE DE PSYCHOLOGIE, SCIENCES DE L'ÉDUCATION & LOGOPÉDIE

Les erreurs répétées et non répétées de dénomination de personnes

Promoteur : Pr Serge Brédart

Superviseur : Mr Manuel Dupont

Lecteurs : Pr André Ferrara &

Pr Martine Poncelet

Mémoire réalisé par Eric Nisol

En vue de l'obtention du grade de Master en sciences psychologiques

Finalité Neurosciences cognitive & comportementale

Année académique 2017-2018

Remerciements

Je remercie Monsieur Serge Brédart, qui a éveillé mon intérêt pour la psychologie cognitive et qui a aimablement accepté d'être mon promoteur pour ce travail de fin d'études.

Je remercie également Monsieur Manuel Dupont pour son encadrement, sa disponibilité, ses explications claires et précises et son implication dans la réalisation de ce travail.

Je remercie aussi Madame Martine Poncelet et Monsieur André Ferrara pour avoir pris le temps de lire et de critiquer ce mémoire.

Ensuite, je suis reconnaissant envers toutes les personnes qui ont accepté de participer et de répondre aux différentes étapes de la recherche scientifique sans lesquelles la collecte de données empiriques aurait été impossible.

Je remercie enfin Mademoiselle Amandine Wilmain pour son expertise informatique dans la configuration des logiciels statistiques.

***"Donnez un masque à un homme,
Et il vous montrera son vrai visage."***

("Grimm", saison 5, épisode 13)

SOMMAIRE

Préambule.....	6
I. Partie Théorique.....	8
1. Le Contexte	9
2. De la reconnaissance d'un visage	9
Introduction	9
Le modèle de Bruce & Young	10
3. De la récupération des noms propres et des noms communs	12
L'effet de l'âge	13
Le paradoxe Baker/baker	13
Le rappel immédiat de listes de noms	14
La récupération du nom propre	14
L'individualité, l'unicité et l'arbitraire des noms propres	16
4. De la vulnérabilité des noms propres	17
Le statut sémantique	18
L'étiquette spécifique	19
La forme phonologique	19
La fréquence d'utilisation	20
Les noms propres contiennent plus de mots	21
5. De la vulnérabilité des noms propres, autres hypothèses	21
La forme des mots	21
La description et la signification des noms propres	22
Les caractéristiques et la structure représentationnelle	22

La multiplicité et l'ambiguïté des noms	24
La fréquence et l'âge d'acquisition des noms	25
L'importance quantitative du vocabulaire et l'âge	25
6. De la confusion de dénomination de personnes	26
TOTs ou oubli?	26
L'apprentissage des erreurs	26
Les différentes erreurs de dénomination	29
Le self-monitoring des erreurs de dénomination	33
II. Partie pratique.....	35
1. Objet et hypothèses de la recherche	36
Thème de la recherche	36
Hypothèse de la recherche	36
2. Méthodologie	37
Participants	37
Matériel & design	38
Procédure	40
Analyses	40
a. Calcul des scores	40
b. Analyses statistiques	42
Aspects éthiques	43
3. Résultats	43
Effet principal de la condition	43
Effet principal de la profession	45
Effet principal de l'âge	46
Interactions	47
Comparaison en fonction du genre	50
4. Discussion	52
Discussion générale	52

Limites	56
Perspectives futures	56
Conclusion.....	58
Bibliographie.....	59

PREAMBULE

A l'heure de tourner la page d'un cursus universitaire se pose la question « que signifie cette dernière étape, ce mémoire, gage de l'obtention du titre tant espéré de psychologue ? ». Il s'agit de l'aboutissement d'un dur labeur, s'étalant sur 5 années d'effort, de remise en question personnelle, voire de sacrifices.

Le choix du sujet reflète l'intérêt de l'étudiant pour une finalité particulière, qui interpelle celui-ci et le pousse à investiguer dans cette direction afin d'en comprendre au mieux la problématique et d'en retirer une expertise et des connaissances plus approfondies dans le domaine choisi. Ce choix mènera à une réflexion personnelle en fonction des résultats déjà publiés ainsi que par rapport aux propres données consécutives à la recherche personnelle mais encadrée entreprise dans l'étude.

Le thème abordé dans ces pages est celui des erreurs (répétées ou pas) de dénomination des personnes et particulièrement les raisons qui sont à l'origine de ces erreurs. C'est effectivement une problématique fréquente dans la vie de tous les jours. Qui n'a jamais appelé une connaissance, soit-elle familiale, amicale voire professionnelle, par un prénom erroné ? Ces erreurs peuvent être très embarrassantes, tant pour leur(s) auteur(s) que pour la (les) "victime(s)". Plusieurs variables peuvent être envisagées comme responsables de ces confusions. Ainsi, nous pouvons envisager des causes dues à la proximité phonologique de certains noms (e.g. Cédric vs Eric), ou à l'âge des personnes responsables de ces erreurs, d'autres liées à des différences interpersonnelles (certaines personnes sont plus physionomistes que d'autres). Ici, le but que nous suivrons sera de tenter d'expliquer si des similarités sémantiques, en l'occurrence la similarité d'activité professionnelle et l'âge de la cible, pourraient être responsables de ce type de confusions. Nous tenterons donc de déterminer si des personnes ayant la même activité professionnelle subissent plus de confusions répétées ou non répétées dans l'expression de leur nom et si le fait d'avoir un âge proche provoque aussi ce type d'erreurs.

Nous envisagerons tout d'abord l'aspect théorique. Ainsi, nous rappellerons les différentes étapes de la reconnaissance faciale (e.g. le modèle de Bruce & Young) ainsi que l'importance de cette reconnaissance pour l'identification. Nous parlerons de

l'apparente plus grande difficulté de récupérer des noms propres par rapport aux noms d'objet. Nous nous intéresserons ensuite à la problématique de ces confusions de noms, et notamment aux différents types d'erreurs rencontrées. En effet, de telles erreurs, occasionnelles ou répétées, peuvent se retrouver dans la vie de tous les jours mais également être induites expérimentalement. Il est également intéressant de distinguer la difficulté de retrouver un nom connu sans pouvoir l'exprimer, le fameux « je l'ai sur le bout de la langue » de la confusion directe de dénomination d'une personne. Nous ferons également un rappel des variables déjà identifiées en tant que responsables de telles confusions.

Ensuite, nous envisagerons l'aspect pratique. Nous expliquerons notre (nos) variable(s) indépendante(s), nos différentes mesures et variables dépendantes, le type d'analyse utilisée. Les résultats de cette expérience seront ensuite détaillés et comparés à notre hypothèse. Nous discuterons de ces résultats et des conclusions que nous pourrions en tirer. Nous donnerons aussi des limites à cette expérience et les pistes à envisager dans un futur plus ou moins proche.

PARTIE THEORIQUE

1. Le Contexte

"Bonjour Pierre, non Philippe, heu Jean.... ", « Peux-tu me passer le sel Marie s'il te plaît ? Heuuu, je m'appelle Sylvie pas Marie... ". Nombreux sont les cas où ce type de situation se produit. Qui n'a jamais entendu voire été victime ou auteur de ce genre de "lapsus", qui peut devenir gênant dans certains cas, tant pour le producteur du nom erroné que pour celui qui est mal dénommé ? La littérature scientifique explique que les erreurs de dénomination de personnes sont plus fréquentes que les erreurs de dénomination de noms d'objets ou de choses. A première vue, cela ne semble pas cohérent, la mémoire à long terme étant un réservoir au stockage infini. Le problème serait par conséquent lié à la récupération plutôt qu'à l'encodage. Il est donc intéressant et pertinent de s'interroger sur les facteurs ou variables responsables ou en tout cas favorisant l'apparition de telles substitutions. Et ce tant au niveau de la linguistique que de la cognition : on peut en effet imaginer que ces erreurs de dénomination puissent se produire par la proximité phonologique de certains noms propres (e.g. Cédric vs Eric). Mais il n'est pas non plus exclu que ces confusions proviennent de sources cognitives (e.g. on vient de parler pendant plusieurs minutes d'une personne s'appelant Martine et ce nom, toujours activé en mémoire, sera récupéré face à la première personne de sexe féminin rencontrée). On peut également se demander si le vieillissement n'accentuerait pas ce phénomène. De plus, ces erreurs sont-elles liées à la connaissance plus ou moins intime, à la proximité familiale ou amicale, ou encore à la fréquentation régulière de ces personnes, voire à des ressemblances physiques ? Cette problématique, en tout cas pour les confusions répétées de dénomination de personnes, n'ayant pas fait l'objet de nombreuses recherches actuellement, il n'est par conséquent pas inutile d'approfondir ce domaine encore empreint d'inconnues.

2. De la reconnaissance d'un visage

Introduction

S'intéresser aux facteurs responsables des confusions de dénomination de personne nécessite un rappel sur la reconnaissance des visages. En effet, pour commettre de telles confusions, il

faut d'abord être capable de reconnaître un visage, surtout si on ne souffre pas d'agnosie ou d'autres pathologies qui impliquent de ne plus reconnaître les visages familiers. L'étude des agnosies s'avère utile pour déterminer la ou les origines cérébrales de ces pathologies et peut expliquer également certains fonctionnements normaux par le jeu des études en double dissociation mais ne concerne pas les variables responsables de ces confusions chez les personnes capables d'identifier correctement des visages mais commettant des erreurs de dénomination.

Le visage est prépondérant dans la vie sociale : il permet de reconnaître et d'identifier une personne et de pouvoir ainsi récupérer des indications sémantiques personnelles à celle-ci. Il donne également des informations sur les émotions des personnes se trouvant autour de nous. En l'absence de pathologie, la reconnaissance est très rapide. Nous pouvons affirmer que l'homme est un expert dans la reconnaissance des visages (e.g. Diamond & Carey, 1986) et nous sommes capables de reconnaître avec une bonne précision des visages que nous n'avons plus vu pendant un long laps de temps (e.g. Bahrick, Bahrick, & Wittlinger, 1975). Ce qui ne nous empêche pas de commettre des confusions sur les noms des personnes que nous venons d'identifier. Nous pouvons même ajouter que cette reconnaissance est très précoce : le nouveau-né, pourtant loin d'être un expert, reconnaît très tôt le visage de sa mère et le discrimine des autres visages qui l'entourent (Bushnell, Say, & Mullin, 1989). Une récente étude en neuroscience (Adibpour, Dubois, & Dehaene-Lambertz, 2018) sur des nourrissons âgés de 1 à 6 mois a d'ailleurs mis en évidence que ceux-ci discriminaient les visages présentés à leur gauche alors qu'ils voyaient ceux présentés à leur droite mais n'étaient pas encore capables de les reconnaître, le transfert des stimuli perçus à l'hémisphère les traitant n'étant pas encore suffisamment mature.

[Le modèle de Bruce & Young](#)

Les particularités du visage ont amené plusieurs scientifiques à envisager l'existence d'un module spécifique au traitement de ces stimuli. Nous parlerons ici d'un modèle reconnu par la communauté scientifique, le modèle de Bruce et Young (1986). Selon ces auteurs, les opérations réalisées par ce module seraient automatiques et indépendantes du restant du système cognitif. Pour les auteurs, ce serait la seule explication au traitement précis et rapide des informations nécessaires à la reconnaissance faciale.

Selon leur modèle (fig.1), voir un visage entraînerait d'abord un encodage structural duquel découleraient 2 codes, un code pictural et un code structural. Le code pictural correspond à

une description du visage dépendante du point de vue (pose, expression). Le code structural correspond au contraire à une description indépendante du point de vue (apparence invariante, structure du visage). Rappelons aussi que nous possédons en mémoire des représentations mnésiques des visages qui nous sont familiers. On les appelle les "unités de reconnaissance du visage" (FRUs)¹, qu'on estime correspondre à des codes structuraux représentant la configuration du visage d'une personne donnée. Il y a autant de FRUs que de personnes familières. Selon Bruce et Young (1986), plusieurs FRUs coexisteraient pour le même individu, en fonction de la posture de celui-ci. Lorsque l'on croise le visage d'une personne, le résultat de cet encodage structural est alors comparé aux FRUs conservées en mémoire. C'est à cette étape que le sentiment de familiarité se déclenche. Celui-ci entraînerait l'activation du nœud d'identité de la personne (PIN)² associé à la FRU. Si ce visage est celui d'une personne connue, une FRU mémorisée est activée et permet au système cognitif d'identifier le visage comme familier. Et cette activation permet de récupérer les informations sémantiques liées à la personne. A partir de là, l'identification nominale est possible.

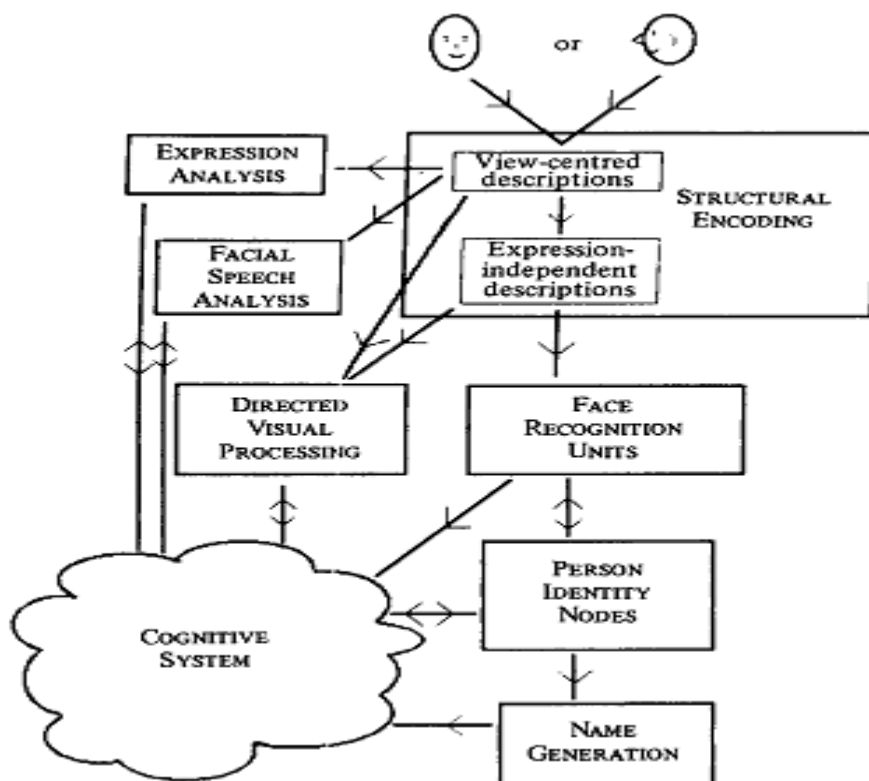


Figure 1 Modèle de reconnaissance faciale de Bruce & Young (1986)

¹ URV En Français

² NIP en Français

A côté de la reconnaissance, d'autres informations peuvent être récupérées notamment à partir du code pictural. Elles permettent notamment d'identifier les émotions de la personne ou de lire sur les lèvres les mots prononcés par cette personne. Enfin, les codes pictural et structural autorisent, par l'analyse de la structure du visage, la récupération des informations sémantiques telles l'âge et le sexe de la personne par exemple. Bruce et Young (1986) estiment que ces renseignements sont récupérés de manière indépendante et parallèle. Toutefois, depuis quelques années, certains auteurs (e.g. Dubois et al., 1999; Sansone & Tiberghien, 1994) nuancent les conclusions de Bruce et Young (1986) suite à des données contradictoires. Selon les résultats de leur étude réalisée par PET Scan, Dubois et al. (1999) ont mis en évidence des processus différents pour la reconnaissance des visages connus et des visages inconnus avec une activation plus importante de l'amygdale gauche dans la discrimination des visages inconnus. Sansone & Tiberghien (1994) présentent, quant à eux, des études compatibles avec l'hypothèse d'une interaction entre le traitement des expressions faciales et la reconnaissance des visages afin de parfaire la structure du modèle de Bruce & Young (1986).

3. De la récupération des noms propres et des noms communs

Il est communément établi que les noms d'objets sont plus faciles à récupérer que les noms de personnes. Des preuves empiriques sont présentes dans la littérature scientifique. Ainsi, dans une étude, Burke, MacKay, Worthley, et Wade (1991) ont observé que les participants rapportaient plus de difficultés de récupération des noms de personnes que des noms d'objets ou des noms de non-objets, d'adjectifs, de verbes et d'adverbes. Des études de laboratoire confirment par ailleurs ce modèle : ces études ont tenté de provoquer ce type d'incidents de récupération en demandant aux participants de dénommer des photos de célébrités et d'objets (e.g. Evrard, 2002) ou de répondre à des questions impliquant la récupération des noms de personnes ou d'objets (e.g. Burke et al., 1991). Les résultats ont démontré une plus grande proportion de confusions pour les noms de personnes que pour les noms des autres catégories. Nous donnons ci-après des preuves empiriques qui expliquent les raisons de cette différence entre la récupération des noms communs et des noms propres.

L'effet de l'âge

Ainsi des études sur le terrain (Burke et al., 1991) de même que des études en laboratoire (Burke et al., 1991; Evrard, 2002) ont démontré que l'avancée de l'âge réduisait l'accès lexical aux noms propres comparativement aux autres catégories de noms. Ceci a été confirmé par une étude récente non encore publiée dans laquelle le groupe des sujets jeunes faisaient significativement moins de confusions de dénomination de visages que le groupe des sujets d'âge moyen (M. Dupont, communication personnelle, 16 février, 2018). Notons toutefois que des résultats contradictoires ont été mis en évidence (Maylor, 1997). Celle-ci présente de nouvelles analyses de régression qui démontreraient que l'effet de l'âge sur la récupération des noms propres pourrait être amoindri en prenant en compte l'effet de l'âge sur d'autres processus cognitifs n'impliquant pas le rappel de noms propres. Ensuite, en analysant des résultats de tâches d'identification de reconnaissance de voix et de visages, elle postule que l'effet de l'âge sur la dernière étape de la récupération des noms ne serait pas plus important que ce même effet sur les étapes précoces de rappel d'informations sémantiques et de reconnaissance. Elle en conclut que cet effet de l'âge ne détériore pas le rappel de noms propres de façon disproportionnée.

Le paradoxe "Baker/baker"

Il n'est pas simple de comparer la récupération des noms propres et des noms communs dans les expériences de laboratoire. Par exemple, il est difficile d'obtenir une équivalence cohérente entre des questions concernant la récupération de noms propres et des questions concernant celle de noms communs. McWeeny, Young, Hay, & Ellis (1987) ont mis au point un stratagème ingénieux pour contourner ces difficultés : ils présentaient des visages inconnus associés à une occupation et un nom (cette personne s'appelle "X" et exerce la profession de "Y" ou cette personne est un "X" et il s'appelle "Y"). L'originalité de cette expérience était que certains noms "X" ou "Y" étaient ambigus, ils pouvaient correspondre à la fois à un nom propre ou à une profession (e.g. Boucher ou boucher). Par conséquent, une partie des sujets étudiait "cet homme s'appelle Mr Boucher" et l'autre partie apprenait "cet homme est un boucher". L'expérience a démontré que les mots ambigus étaient mieux rappelés après qu'ils aient été encodés comme profession que comme patronyme. Dans ce cas, la difficulté de récupération des noms propres ne pouvait être attribuée ni à la fréquence d'utilisation plus élevée des noms communs, ni à la phonologie parfois complexe des noms propres, voire à

l'imagibilité des mots, à partir du moment où ces noms étaient similaires pour la dénomination de la personne ou pour son occupation professionnelle. Cet effet a été surnommé le paradoxe "Baker/baker" (Cohen, 1990). Selon Cohen (1990), "baker" utilisé comme nom commun désignant un métier serait relié directement à un réseau en mémoire sémantique, tel "vend des gâteaux", "fait du pain", "a les mains blanchies par la farine",... Au contraire, "Baker" utilisé comme nom propre ne serait pas en lien direct avec le système sémantique, mais plutôt à une phrase particulière présentant la personne e.g. "John Baker". Ce paradoxe est sûrement la meilleure preuve empirique de la plus grande difficulté à récupérer les noms propres par rapport aux noms communs, d'autant qu'il a été répliqué dans d'autres études (James, 2004; James et al., 2012).

[Le rappel immédiat de listes de noms](#)

Lors de rappel immédiat de listes de noms communs de la même catégorie et de listes de noms propres, l'effet de primauté pour les listes de noms propres s'est révélé plus faible que pour les listes de noms communs dont la longueur, la fréquence d'utilisation (mesurée dans un dictionnaire Italien de fréquence d'utilisation et incluant des noms propres) et la phonologie avaient été contrôlées (Semenza, Nichelli, & Gamboz, 1996). On constate donc une diminution de l'effet de primauté pour les noms propres, alors que l'effet de récence est identique pour les noms propres et les noms communs. Ces résultats suggèrent une plus grande difficulté de récupération des noms propres en mémoire à long terme (Brédart, 2017).

[La récupération du nom propre](#)

Selon Brédart (2015), la récupération du nom survient après l'accès aux informations sémantiques. Ceci découle du modèle de Bruce et Young (1986) pour lesquels la reconnaissance faciale nécessite l'appariement de la structure du visage avec la représentation stockée dans le système perceptuel de la MLT³ propre aux visages (les FRUs⁴). Après la reconnaissance d'un visage, les informations sémantiques concernant cette personne peuvent être récupérées (sa profession, sa nationalité, son lieu de résidence, sa situation familiale,...). Et la récupération du nom de cette personne est ainsi possible, liée à ces informations biographiques. Rappelons toutefois que certaines études plus récentes (e.g. Sansone & Tiberghien, 1994) ont montré des résultats peu cohérents avec un modèle sériel tel celui de Bruce et Young (1986).

³ Mémoire à Long Terme

⁴ Unités de Reconnaissance du Visage, URV en Français

Ceci a amené certains auteurs à proposer un modèle de reconnaissance faciale agissant en parallèle plutôt qu'un modèle sériel tel celui de Bruce et Young (1986). Le plus connu est celui de Burton et Bruce (1992). Dans ce modèle, les étapes de traitement ne sont plus sérielles mais interactives. Le traitement du nom et l'accès aux unités d'informations sémantiques (SIUs)⁵, contenant les informations biographiques liées aux noms, y sont assimilés. Les auteurs expliquent également la fonction donnée aux PIN⁶s qui, selon eux, ne gardent pas les informations sémantiques mais autorisent l'accès à la familiarité. Les PINs sont ainsi liés aux SIUs : lorsqu'un PIN est activé, la SIU correspondante est également activée (fig.2). Pour ces modèles, la difficulté de récupération des noms propres viendrait de l'unicité du nom propre (Bredart, 2015).

⁵ UISs en Français

⁶ Nœud d'Identité de la Personne (NIP en Français)

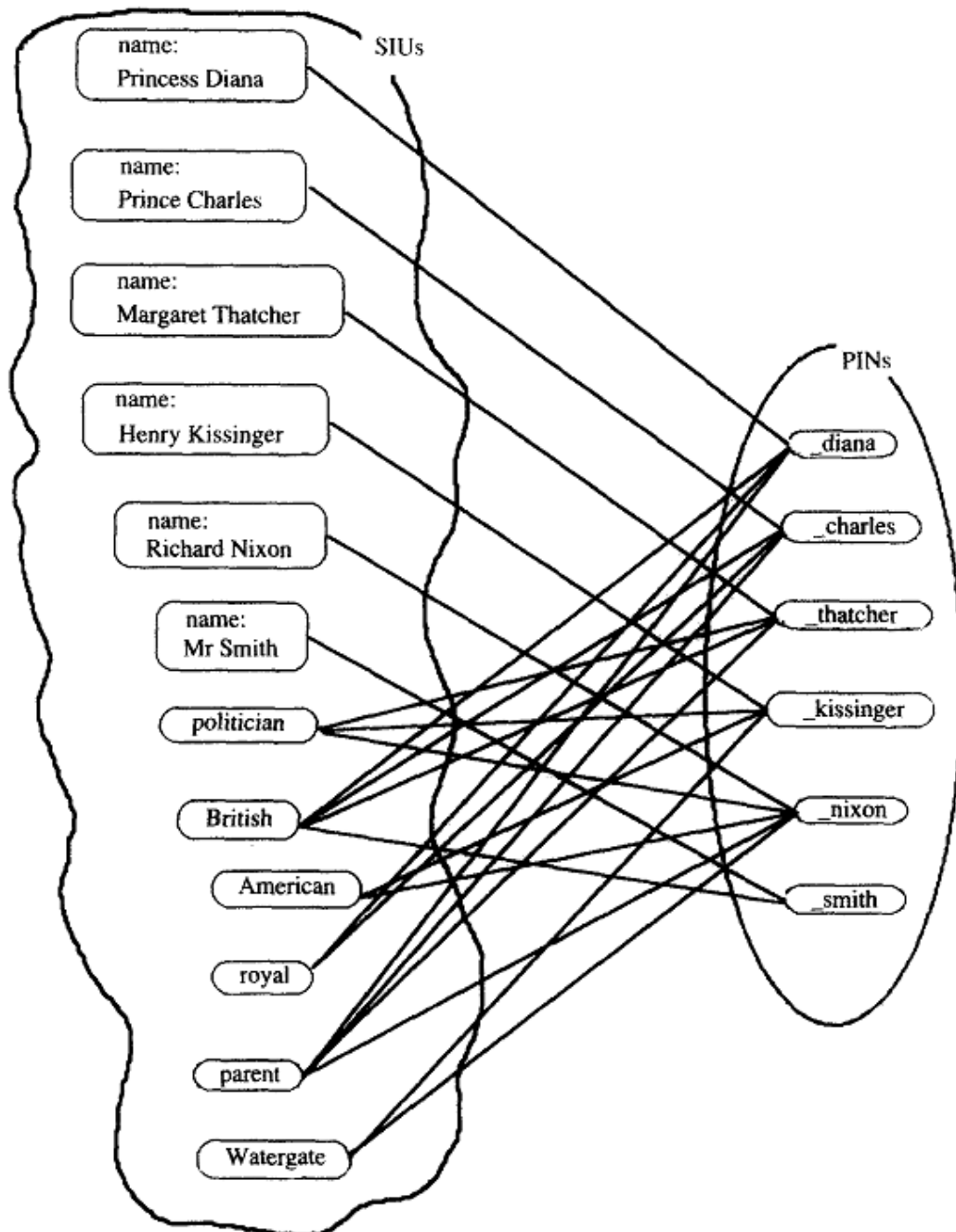


Figure 2 Connexions entre SIUs & PINs selon Burton et Bruce (1992)

L'individualité, l'unicité et l'arbitraire de ces noms propres

Selon Griffin (2010), les noms propres ne sont en général pas catégorisés comme des exemplaires mais sont individuels. Par conséquent, d'autres types d'informations uniques devraient aussi être difficiles à récupérer, ce qui serait démontré selon Harris et Kay (1995) : une étude sur un patient a montré que celui-ci était capable de donner des informations

uniques à propos de célébrités ou d'amis alors qu'il était incapable de citer ces célébrités ou ces amis. L'unicité des noms ne serait donc pas la seule cause de ces difficultés de rappel des noms de personnes. D'autre part, il s'avère que tous les noms propres n'ont pas ce genre de problème : e.g. New-York, la statue de la Liberté, la tour Eiffel posent moins de souci de récupération chez des patients cérébro-lésés que d'autres noms propres. Ce fait serait peut-être explicable par les lieux géographiques célèbres qui ont plus de signification et donc plus de connexions entre le concept et la représentation lexicale grâce à des associations interprétatives (Griffin, 2010). Ainsi, par exemple "le sourire de Mona Lisa".

Selon Brédart (2015), dans les modèles connexionnistes (e.g. Burton & Bruce, 1992), les propriétés uniques sont des représentations plus isolées, connectées à un nombre relativement plus faible d'autres représentations. Il est donc plus malaisé de les activer en comparaison avec d'autres informations telles la profession, le pays de résidence,... qui sont plus largement partagées.

Il est toutefois à noter que cette seule explication d'unicité n'est pas compatible avec toutes les données. En effet, si cette unicité était responsable de la difficulté à récupérer les noms propres, d'autres informations uniques seraient également sujettes à difficulté de récupération (Brédart, 2015). Et cela ne semble pas être le cas : des neuropsychologues rapportent le cas de patients qui peuvent nommer des professions tout en ne pouvant pas récupérer le nom de la personne mais qui peuvent retrouver une information précise et spécifique au sujet de gens célèbres, comme pouvoir expliquer pourquoi on parlait de Salman Rushdie dans les journaux (Harris & Kay, 1995). En plus, chez les sujets sains, apprendre une information sémantique unique sur une personne est plus simple que d'apprendre le nom de cette personne (Carson, Burton, & Bruce, 2000). Carson et al. (2000) confirment eux aussi le paradoxe "Baker/baker", de plus grande difficulté à se rappeler d'un Mr Boulanger que de se rappeler que telle personne est un boulanger. Ces résultats sont à l'encontre de l'unicité du nom comme explication à leur difficulté de rappel.

4. De la vulnérabilité des noms propres

Comment pouvons-nous expliquer cette plus grande difficulté à récupérer les noms propres en comparaison avec les noms communs?

Brédart (2015) avance 4 hypothèses qui pourraient expliquer la vulnérabilité des noms propres : les noms ont un statut sémantique particulier, dénommer une personne requiert la récupération d'une étiquette spécifique, les formes phonologiques sont plus grandes pour les noms de personnes que pour les objets et enfin la fréquence d'utilisation des noms de personnes est relativement basse par rapport à celle des noms communs.

Le statut sémantique

Les noms propres n'ont généralement pas de rapport sémantique avec les personnes qui les portent (e.g. s'appeler "Chapelier" ne signifie pas que la personne vend des chapeaux, s'appeler "Ferrari" n'est pas synonyme de posséder une voiture de cette marque, bien que dans ce cas précis le nom de cette marque célèbre de voitures porte le nom de son créateur, comme plusieurs autres marques par ailleurs). Ils sont donc arbitraires et par conséquent leur rappel est plus difficile, ne donnant aucune information sur l'apparence physique ou l'occupation du possesseur de ce nom. Une étude de Brédart et Valentine (2008) a testé cette hypothèse d'arbitraire du nom (provenant de Cohen, 1990). En effet, s'appeler Boucher et être boucher de profession est une probabilité quasi nulle, sauf dans le monde du dessin animé et de la bande dessinée où l'on retrouve des noms de personnages « descriptifs » (e.g. Gaston Lagaffe porte bien son nom vu la quantité de gaffes qu'il fait, Speedy Gonzalès est bien une souris très rapide, XIII a ce chiffre tatoué sur son épaule, Cendrillon nettoie la poussière de sa belle-famille, Blanche-neige porte ce nom parce que sa peau a la blancheur de la neige...) mais également des noms plus arbitraires (e.g. Tom & Jerry, Mulan, Popeye, Pinocchio...). Les auteurs ont donc comparé des noms arbitraires et des noms "descriptifs" issus de ce monde du dessin animé et de la bande dessinée. Leur hypothèse était que si l'arbitraire était responsable de la difficulté à récupérer les noms alors l'apparition des erreurs serait moindre pour les noms descriptifs que pour les noms arbitraires. Leurs résultats sont cohérents avec cette hypothèse de Cohen (1990). Selon eux, cela ne signifie nullement que l'arbitraire soit la seule explication à cette difficulté de récupération des noms de personnes. Cette découverte a par ailleurs été répliquée avec des personnes âgées par Fogler et James (2007). Ceux-ci ont conclu que les adultes plus âgés avaient des déficiences plus importantes à récupérer les noms non-descriptifs (e.g. Garfield) en comparaison des noms descriptifs (e.g. La Panthère Rose). Fogler et James (2007) rappellent toutefois qu'historiquement les noms des personnes étaient descriptifs (le boulanger du village s'appelait Mr Boulanger) et ce moyen mnémotechnique facilitait le rappel de noms en utilisant le langage de manière efficace. Bien que convaincus que les cultures actuelles n'abandonneront pas l'utilisation de noms propres non descriptifs,

Fogler et James (2007) préconisent l'utilisation de surnoms surtout pour les personnes âgées, ce qui leur faciliterait la récupération.

L'étiquette spécifique

Les noms d'objets ont pour la plupart des synonymes ou des alternatives liées sémantiquement (Brédart, 2015). Par exemple, on peut utiliser cheval, monture, canasson, pur-sang voire animal pour parler d'un cheval mais autant de labels n'existent pas pour dénommer une personne. Ainsi, Hanley (2011b) a comparé le rappel de noms de célébrités avec le nom d'objets à partir d'images. Et sans surprise, l'occurrence de TOTs⁷ a été plus fréquente pour les noms des célébrités que pour les noms des objets, ainsi qu'un rappel plus faible. Par contre, dans une seconde expérience, il s'est arrangé pour utiliser des items empêchant des alternatives telles les synonymes, en utilisant des définitions écrites au lieu d'images. Dans ce cas, il n'y a pas eu plus d'occurrence de TOTs pour la dénomination des visages que pour celle des objets, confirmant la vision de Brédart (1993) qui propose un nombre moins fréquent de TOTs pour les noms communs parce que ceux-ci ont souvent une alternative sémantique présente à l'esprit au moment où une erreur de récupération va être commise.

La forme phonologique

Les formes phonologiques sont plus grandes pour les noms de personnes que pour les objets. Selon Brennen (1993), les noms propres sont difficiles à retenir parce que ce sont souvent des "non-mots" en ce sens qu'ils n'ont généralement jamais été rencontrés auparavant. Nous apprenons, même implicitement, que beaucoup de formes phonologiques sont plausibles pour des noms de personnes alors qu'elles ne le sont pas pour des objets. Par exemple, si nous entendons quelqu'un nous demander de dresser la "toble", nous penserons immédiatement à une erreur ou bien à une mauvaise compréhension du mot "table". Dans le même ordre d'idée, si nous comprenons "il a ENduit son collègue en erreur", le contexte nous amènera à rectifier par "il a INduit son collègue en erreur". Le contexte, en admettant que notre sémantique comporte ces 2 verbes phonologiquement proches mais de signification totalement différente, nous permettra de rectifier cette substitution. Nous penserons juste que soit nous avons mal entendu, ou soit la personne a commis une erreur de Français. Par contre, si quelqu'un nous demandait si nous connaissons un certain Mr Toble, nous ne tiquerions pas sur cette

⁷ Tip of the Tongue, le fameux "je l'ai sur le bout de la langue"

phonologie. Et si on nous parlait d'une certaine Mme Enduit, nous ne rectifierions pas par "Induit", nous l'accepterions. Nous ne songerions sûrement même pas à une mauvaise compréhension de ces patronymes. Brennan (1993) rappelle que, pour un mot, lorsque l'on connaît la 1^{ère} lettre et le nombre de syllabes qu'il contient, on a souvent accès à son entièreté avant qu'il ne soit énoncé en entier et en tous les cas, nous y aurons accès dès son point d'unicité atteint parmi tous les compétiteurs possibles, comme le suggèrent les théories langagières dites "de la cohorte" (Marslen-Wilson, 1984). Ce qui n'est pas vrai pour les noms propres, ceux-ci étant plus susceptibles d'avoir des associations de phonèmes moins plausibles. Il en conclut que souvent les noms des individus sont de nouveaux mots.

Griffin (2010) explique que si l'on donne par exemple le phonème /bu/ en demandant de retrouver une profession, il y aura peu d'alternatives : boucher, boulanger, bouquiniste. Par contre, il peut y avoir une quantité plus importante de noms ou de surnoms associés à ce phonème /bu/ : Boucha, Bourdon, Bouvier, Boubou, Bouffier, Bourne... Ce qui peut expliquer la plus grande difficulté à récupérer des noms de personnes ou provoquer plus de TOTs. Toutefois, selon Brédart (2015), cette hypothèse intéressante n'a pas encore été démontrée à ce jour.

La fréquence d'utilisation

La fréquence d'utilisation des noms de personnes est relativement basse. Il est en effet plus fréquent d'utiliser des noms d'objets que des noms de personnes dans notre vie quotidienne (Brédart, 2015). Toutefois, la fréquence de production des noms propres dépend de la familiarité envers ces personnes : la fréquence de production de noms de personnes proches facilite l'accès à ces noms parce que nous les appelons, nous citons leurs noms dans les conversations (Cohen, 1994). D'autre part, la fréquence d'utilisation des noms de personnes par rapport à celle des noms d'objets est difficile à estimer (Brédart, 2015). Il existe des bases de données fournissant la fréquence des mots (e.g. New, Pallier, Brysbaert, & Ferrand, 2004) mais il n'existe pas de bases de données semblables pour la fréquence de production des noms de personnes. Il existe bien les bases de données des prénoms donnés le plus fréquemment aux nourrissons chaque année, ou le listing des répertoires téléphoniques, mais la fréquence d'apparition de ces (pré)noms ne fournit pas la fréquence de production langagière de ces (pré)noms. Selon Valentine, Brennan, & Brédart (1996), la fréquence d'utilisation d'un nom de personne familière dépend à la fois de sa fréquence dans la population et du degré de familiarité de son titulaire.

Les noms propres contiennent plus de mots

Brédart (2017) propose une 5^{ème} hypothèse : dans nos contrées, la plupart des noms comportent plusieurs patronymes, au moins 2, i.e. le prénom et le nom (e.g. Pierre Durand). Nous disons "la plupart", parce certains noms d'artistes (e.g. Coluche, Sting, Fernandel, Raimu, ...) ou de personnages de fiction (e.g. Mulan, Astérix, Titi, ...) ne comportent qu'un seul patronyme. D'autres, au contraire en comportent plus de 2 (e.g. Daniel Toscan du Plantier, Cecil B. de Mille,...). Par contre les noms communs sont constitués majoritairement d'une entité unique (e.g. voiture, bouteille,...). Les noms communs composés (e.g. tire-bouchon) sont effectivement moins fréquents.

Hanley et Chapman (2008) ont réalisé une étude afin de comparer le taux d'erreurs de rappel, chez des personnes célèbres, entre les noms propres composés de 2 noms (e.g. Elton John) par rapport à ceux composés de 3 mots (e.g. Bernard Henry-Levy, Catherine Zeta-Jones). Les résultats ont démontré que les noms à 3 composants étaient significativement rappelés avec plus d'erreurs que ceux composés de 2 mots. Ceci semble cohérent avec le fait que les noms propres possédant 2 ou plus de mots plutôt qu'un seul soit plus préjudiciable à leur récupération (Brédart, 2017) et partant augmentent les confusions dans la dénomination.

5. De la difficulté de rappeler les noms propres, autres hypothèses

La forme des mots

Apprendre la profession de quelqu'un consiste tout simplement à relier un concept familier à une forme nominale familière. Ces mots constituant une profession contiennent en effet des composants connus qui rendent leur forme familière au contraire des noms propres qui impliquent l'apprentissage de nouvelles formes de mots. Selon James et Fogler (2007), les gens réalisent plus facilement des associations entre les noms et les visages quand la forme des noms est commune plutôt que particulière et unique. Dans le langage, il est plus évident de se rappeler des mots qui partagent les mêmes sonorités avec d'autres mots que des mots à la sonorité plus unique. En somme, les noms propres peuvent avoir une forme phonologique plus différente que d'autres types de mots (Griffin, 2010).

La description et la signification des noms propres

Plusieurs études indiquent que les noms « descriptifs » sont rappelés plus facilement que les noms « non-descriptifs ». Rappelons notamment cette étude de Brédart et Valentine (1998) : il est plus aisé de retenir les noms de « la panthère rose » ou de « l'homme araignée » que de « Homer Simpson » ou de « Garfield ». Hélas, la plupart des noms de personnes ne sont pas descriptifs dans le monde réel à quelques exceptions près (e.g. Philippe de Belgique). Cette faible proportion de noms de famille descriptifs pourrait également être un argument supplémentaire à la difficulté plus importante de récupération des noms propres par rapport aux noms communs.

Les caractéristiques et la structure représentationnelle

Quand on se trompe dans un mot, c'est souvent pour un autre mot en relation, e.g. "devant , heu pardon, derrière " (Griffin, 2010). La 1^{ère} étape de la production langagière implique des représentations sélectives de mots sémantiquement correspondants. Les substitutions arriveraient donc pour un mot partageant des caractéristiques avec le mot initial. Ainsi, les gens ont tendance à confondre les personnes ayant les mêmes fonctions (e.g. le roi Albert 2 pour le roi Philippe 1^{er}, même si dans ce cas, les 2 personnes portent le même titre, mais la fonction de roi est dévolue à Philippe 1^{er}). Les ressemblances physiques, toujours selon Griffin (2010), joueraient également un rôle : les parents ont tendance à confondre les noms de leur progéniture quand ils sont de même sexe, d'âge proche et/ou d'apparence identique (Griffin & Wangerman, 2008). Dans cette étude (Griffin & Wangerman, 2008), les auteurs postulent que les parents font plus d'erreurs de dénomination pour leurs enfants dont les prénoms sont phonologiquement proches (e.g. Justin/Jason, Eric/Cédric,...), particulièrement si ils ont le même âge, la même apparence physique et le même sexe. Ils envisagent également l'importance du contexte et du rôle social, en arguant que des erreurs de substitution sont également possibles avec le nom des animaux de la famille. Le fait de donner des prénoms phonologiquement proches peut s'expliquer par le fait que donner un prénom partageant des syllabes et/ou des caractères orthographiques suggérerait l'appartenance à la même famille ou à une génération particulière dans la famille, ce qui peut augmenter l'unicité familiale. Ils donnent comme exemple le cas de la télé-réalité américaine concernant la famille "Duggar". Cette famille, suivie sur les réseaux sociaux, était, à l'heure de leur étude, composée de 17 enfants, 8 garçons et 9 filles, dont les prénoms sont : Joshua, John-David, Joseph, Josiah, Jedidiah, Jeremiah, Jason et James Andrew pour les garçons et

Jana, Jill, Jessa, Jinger, Joy-Anna, Johannah, Jennifer, Jordyn Grace et Josie Brooklyn pour les filles. Tous les prénoms (nous supposons que si de nouveaux enfants étaient venus agrandir la famille depuis l'étude des auteurs (Griffin & Wangerman, 2008), il en aura été de même) commencent par la lettre "J", correspondant à l'initiale du prénom du papa "Jim Bob" et ont pour la plupart une similarité phonologique (e.g. Joy-Anna et Johannah). Ceci n'est vraisemblablement pas dû au hasard mais à la volonté d'appartenance à la famille "Duggar". Il est à noter que pour les animaux inscrits aux différents stud-book (e.g. les chevaux), une lettre est associée à l'année de naissance, ce qui permet de connaître l'âge de l'animal par la suite uniquement en connaissant son initiale et l'origine de Stud-book dont il est issu, cette lettre initiale variant d'un stud-book à l'autre, certains imposant la même lettre initiale que celle du père (e.g. stud-book "Z" pour "Zangersheid", Belgique). Griffin et Wangerman (2008) expliquent que si beaucoup d'études se sont intéressées à l'identité, à la catégorisation sociale, à l'interaction sociale, peu ont étudié les conséquences du choix du prénom. La précision et la vitesse de récupération d'un nom dépendrait de la sémantique, de la syntaxe et de la proximité phonologique entre les noms (e.g. substituer "lion" par "tigre", que les auteurs appellent le "mixed semantic and phonological effect"). En conclusion, les auteurs expliquent que, d'une part, des parents choisissent intentionnellement pour leurs enfants des noms qui partagent les mêmes sonorités initiales, et que, par contre, pour la similarité de phonologie finale, il s'agirait plutôt d'un hasard, beaucoup de prénoms se terminant par la même sonorité. Et ces noms partageant le même phonème initial seraient associés, selon les résultats de leur étude, à une plus grande fréquence d'erreurs de substitution. Toutefois, effectivement, le fait d'avoir le même phonème initial ne montre pas d'interaction avec le fait d'avoir la même phonologie finale, le même âge, le même sexe ou des ressemblances physiques. Une phonologie initiale ressemblante prédirait juste plus d'erreurs de substitution sans influencer les autres facteurs. Les auteurs s'attendaient également à ce que les erreurs de substitutions augmentent avec la ressemblance physique, le sexe, l'âge. Leurs résultats sont en adéquation avec leurs hypothèses, particulièrement pour l'âge avec une amplification pour les enfants de même sexe. Ils expliquent cela par le fait que l'âge et le sexe sont des catégories sociales qui influencent plus les erreurs que les ressemblances physiques. Ils ne démontrent toutefois pas plus d'erreurs selon les ressemblances de personnalité entre les frères et sœurs. Toujours d'après Griffin et Wangerman (2008), les aînés auraient un avantage de leur prénom, dû à l'effet de primauté chez les parents et à une plus grande fréquence d'utilisation et, par

conséquent, les aînés devraient moins subir ces erreurs de dénomination⁸. Cette hypothèse des auteurs a été démontrée par cette étude. D'autre part, il semblerait que les cadets souffrent plus d'être appelés par le prénom de leur aîné que le contraire⁹. Les auteurs mettent aussi en avant l'utilisation du surnom, parfois donné aux enfants. Celui-ci pourrait entrer en compétition en se référant aux objets plus difficiles à dénommer quand ils ont des synonymes que si ils n'en ont pas (e.g. divan, fauteuil, sofa vs pomme). Cette étude ne met toutefois pas ce problème potentiel en évidence. Les auteurs l'expliquent par la possibilité du mélange de surnoms de difficultés différentes. De même, on pourrait supposer que les parents ayant plus d'enfants se tromperaient plus, mais aucun effet de ce type n'a été démontré dans cette étude. Yasuda, Nakamura, et Beckman (2000, cités dans Griffin, 2010) expliquent aussi que pour reconnaître des visages humains par rapport aux animaux, il faut faire des distinctions plus subtiles, plus précises et donc que le rappel serait plus lent et les possibilités d'erreurs plus importantes.

En conclusion, les gens seraient représentés par une prédominance de particularités partagées et un manque de particularités distinctives (Griffin, 2010).

[La multiplicité et l'ambiguïté des noms](#)

En effet, il existe peu d'alternatives pour dénommer quelqu'un, i.e. son prénom, son nom de famille et éventuellement son surnom s'il en possède un (Griffin, 2010). Les noms propres n'ont donc pas, au contraire des noms d'objets, de synonymes. Et il suffit d'ouvrir un bottin téléphonique pour se rendre compte de la diversité des noms disponibles, ceux-ci variant également d'une culture à une autre. Dans ces mêmes bottins téléphoniques, il est également possible de se rendre compte que certains noms "courants" sont communs à plusieurs personnes qui n'ont parfois aucun lien familial entre elles. Un nom propre peut donc être partagé par de nombreuses personnes n'ayant aucun rapport entre elles, ce qui affecterait la vitesse et la précision de production du nom (Griffin, 2010). Ces noms courants varient en fonction de la culture : e.g. en France, "Durand" est un nom porté par nombre de personnes et quand on rencontre un asiatique, sa probabilité qu'il se dénomme "N'Guyen" est élevée.

⁸ Note de l'auteur : pour l'anecdote, nous nuancerons toutefois en signalant que nous connaissons plusieurs fratries pour lesquelles les substitutions du prénom de l'aîné par ceux de ses cadets sont aussi fréquentes que pour ses cadets, ceci ne remettant pas en cause les résultats des auteurs.

⁹ Note de l'auteur : pour l'anecdote, nous confirmons cet état de fait dans les fratries que nous connaissons, les aînés se gaussant en général de ces erreurs, les cadets y étant plus sensibles.

La fréquence et l'âge d'acquisition des noms

Selon Griffin (2010), pour les noms d'objets, il est évident que les gens dénomment plus vite et avec moins d'erreurs ceux qu'ils manipulent et utilisent fréquemment. De plus, les noms d'objets sont en général appris dès le plus jeune âge au contraire des noms de personnes. Ainsi, par exemple, les parents citent plus de noms d'objets aux enfants dès leur plus jeune âge que de noms de personnes qui les entourent à l'exception de "maman", "papa", "mamy", "papy". Les jeunes enfants sont donc plus vite en contact avec les noms des objets qui les entourent ou dont les parents se servent qu'avec les noms propres. Selon Bonin, Perret, Méot, Ferrand et Mermillod (2008), les gens ont tendance à dénommer plus rapidement les noms de personnes qu'ils ont appris plus jeunes et pour lesquels ils ont un "name agreement". Les auteurs ajoutent qu'ils produisent aussi moins de TOTs à l'égard de ces mots. "Name agreement" (intraduisible dans ce contexte en Français) fait ici référence au degré de certitude que font les gens quant à la dénomination de l'image qui leur est présentée. Ce qui est cohérent avec les résultats de Bonin, Chalard, Méot et Fayol (2002) qui ont argué que l'âge d'acquisition des mots survenait aux alentours du niveau conforme des représentations lexicales des objets ou des actions.

L'importance quantitative du vocabulaire et l'âge

Il est bien établi que l'effet de l'âge sur les fonctions cognitives varie selon le type de capacités concernées, fluide ou cristallisée (e.g. Grotz et al., 2016). Si les capacités fluides ont tendance à se détériorer avec le vieillissement, les capacités cristallisées vont plus dans le sens d'une augmentation ou du moins à une stabilité. En effet, la quantité de vocabulaire faisant partie de notre sémantique augmente avec l'âge, particulièrement en ce qui concerne les noms peu usités, principalement entre 50 et 60 ans, un déclin graduel survenant après cet âge (Alwin & McCammon, 2001). Ceci peut donc expliquer l'augmentation des TOTs pour les mots en lien avec l'âge des auteurs de ces TOTS.

6. De la confusion de dénomination des personnes

TOTs ou oubli?

Le TOT¹⁰ est le fameux "je l'ai sur le bout de la langue". Nous pouvons considérer que pour parler de TOT, il faut un accès à la sémantique mais pas d'accès au nom (nom commun ou nom propre) : par exemple, on voit un visage connu, on ne sait pas se souvenir de son nom mais on sent que celui-ci est proche d'émerger parce qu'on possède des indices ou des phonèmes qui nous conduisent vers ce nom récalcitrant. Mais pouvons-nous considérer qu'il y a des degrés différents de TOT? Cette question nous vient à l'esprit suite à une anecdote que nous avons personnellement vécue récemment : "en entendant une chanson de la chanteuse Elsa, j'ai dit à mon épouse "ah c'est la nièce de l'actrice Française, tu sais, celle qui est rousse et mignonne avec ses taches de rousseur, mais je ne me souviens absolument pas de son nom, tu ne t'en souviendrais pas?"... Mon épouse me répond "ah oui Marlène Jobert". C'était évidemment l'actrice à laquelle je faisais allusion." Peut-on considérer qu'il s'agissait d'un TOT alors que le nom n'était absolument pas accessible, qu'il n'y avait aucune compétition avec un autre nom d'actrice et qu'il n'était pas cohérent de dire "je l'ai sur le bout de la langue"? C'était en effet le black-out total pour ce nom. Si l'on s'en réfère au fait que pour parler d'un TOT, il faut un accès à la sémantique, alors il s'agissait bien d'un TOT. En nous penchant sur la littérature, nous n'avons pas trouvé de réponse précise quant à une classification du degré de TOT. Il serait peut-être intéressant de se pencher sur ce phénomène dans des études ultérieures. Nous considérons donc actuellement qu'un accès à la sémantique mais pas au nom est suffisant pour parler de TOT.

Le TOT pourrait donc être interprété comme une forme d'oubli mais partiel et réversible, puisque des informations sémantiques restent toujours accessibles. Ce n'est donc pas un oubli total, comme cela se produit dans des amnésies sévères, liées à des traumatismes (commotion cérébrale, AVC,...) ou à certaines pathologies ou démences (e.g. maladie d'Alzheimer) dans lesquelles la victime n'a absolument aucun souvenir d'une période plus ou moins longue de son passé ou de certaines personnes familières.

L'apprentissage des erreurs

Deux études (Warriner & Humphreys, 2008; Humphreys, Menzies, & Lake, 2010) se sont intéressées à l'apprentissage des erreurs, notamment pour les états de TOT. On dit toujours

¹⁰ Tip of the Tongue

"qu'on apprend de ses erreurs". Ce peut être vrai dans certains cas, mais le contraire ne peut-il se produire, i.e. on apprend ses erreurs et partant on a tendance à les répéter? Warriner et Humphreys (2008) se sont posé la question de savoir si les TOTs seraient dûs à des erreurs d'apprentissage ou bien si certains items plus difficiles poseraient de réelles difficultés. Auparavant, Baddeley et Wilson (1994) avaient émis l'hypothèse que les erreurs étaient apprises implicitement et renforcées par l'entraînement. Warriner et Humphreys (2008) ont donc suggéré que certaines erreurs seraient répétées parce que le fait de commettre une erreur une fois, même en recevant la correction de cette erreur, constituerait un apprentissage de cette erreur. Ils ont donc provoqué des états de TOT chez leurs participants en faisant varier la longueur du temps passé dans cet état de TOT (soit 10 secondes soit 30 secondes) puis en leur donnant la solution correcte. Donc au lieu de manipuler le "si l'erreur arrive", les auteurs ont manipulé le "combien de temps dure l'erreur?", afin de voir si l'erreur produite au jour 1 se reproduirait au jour 2. Cette manipulation du temps dans lequel les participants restaient en état de TOT leur donnait à penser qu'ils manipulaient également le taux d'apprentissage. Les résultats de leur expérience convergent vers l'idée que l'apprentissage de l'erreur tendrait à sa réoccurrence. Le pattern d'erreur est identique selon la durée de l'état de TOT, mais toutefois, ils démontrent que plus le délai est long (30 secondes de TOT par rapport à 10 secondes), plus la réoccurrence de ces TOTs est importante : le TOT aurait 2 fois plus de probabilité de se reproduire au jour 2 si il était apparu au jour 1, et avec une fréquence plus élevée si le délai dans lequel était resté le participant était de 30 secondes par rapport au délai de 10 secondes. L'effet de réoccurrence du TOT serait ainsi plutôt dû au mapping entre le lemma et la forme phonologique qu'au mapping entre le lemma et le concept. Cette étude serait donc en désaccord avec l'adage "on apprend de ses erreurs" et confirmerait plutôt qu'on apprend ses erreurs.

Dans l'étude de Humphreys, Menzies et Lake (2010), les auteurs se sont intéressés aux erreurs phonologiques en se demandant si ces erreurs se produisaient sur des mots spécifiques (e.g. « peg bet » au lieu de « beg pet »). Des preuves convergentes suggèrent que la production langagière n'est pas un système statique mais dynamique et partage plusieurs mécanismes avec l'apprentissage (Bock & Griffin, 2000; Dell, Reed, Adams & Meyer, 2000; Elman & al., 1996; Goldfinger, 1998 cités dans Humphreys & al., 2010). Chaque utilisation du langage est aussi un apprentissage et donc faire une erreur durant la production pourrait prédisposer à refaire la même erreur par la suite. Pour ce faire ils ont réalisé 3 expériences lors de cette étude. Selon leur 1ère expérience, les erreurs phonologiques auraient tendance à se

reproduire : celles-ci seraient 4 fois plus probables de se reproduire à la phase de test si elles étaient présentes à la phase d'apprentissage. Les auteurs interprètent ces résultats en lien avec un apprentissage incorrect entre le mapping du mot et sa forme phonologique. L'effet semble perdurer plusieurs minutes. La 2ème expérience réplique avec succès les découvertes de la 1ère expérience et démontre que l'erreur récurrente ne dure pas plus de 48H. Ceci implique quelques limites à l'extension de l'apprentissage. Enfin, leur 3ème expérience est une réplique exacte de la 2ème expérience à ceci près que la phase 2 de l'expérience se déroule directement après la phase 1 et non pas après 48H comme dans l'expérience 2. Les auteurs en concluent que l'effet de l'apprentissage de l'erreur est toujours observé après une période d'apprentissage et que la diminution de l'effet après 48H n'est pas due à un entraînement à la tâche. Au vu de leurs résultats, les auteurs suggèrent que chaque acte de parole est un acte d'apprentissage. Un apprentissage expérimental conduirait à une propension à apprendre les erreurs, principalement phonologiques qui sont les plus probables à se répéter, mais avec une disparition après un délai de 48H. Les auteurs donnent plusieurs explications à la répétition de ces erreurs :

- Certains items sont particuliers et difficiles pour certains orateurs. Toutefois, ces erreurs, selon leurs résultats, ayant tendance à disparaître après 48H, ils suggèrent que cet effet d'erreur ne serait pas dû à la difficulté spécifique de l'item.
- En alternative, les auteurs proposent que lorsqu'une erreur se produit, cela constitue un événement d'apprentissage implicite, ce qui renforce le chemin erroné entre le lemma et la forme phonologique.
- Une autre explication plausible pour la réoccurrence de l'erreur pourrait être que ce n'est pas le mapping incorrect entre le lemma et la forme phonologique qui est apprise mais la production phonologique de l'erreur pourrait biaiser le système langagier vers la production de cette même forme phonologique erronée la fois suivante.

Les auteurs font remarquer qu'il existe toutefois des différences importantes entre leur étude et celle de Warriner et Humphreys (2008) en ce sens que dans l'étude de Warriner et Humphreys (2008), il s'agissait de présenter des définitions de mots avec comme tâche pour les sujets de répondre si ils connaissaient, ne connaissaient pas ou si ils étaient dans un état de TOT quant au mot à produire, sans émettre de biais particuliers d'erreur alors que dans leur

étude, le paradigme "SLIP"¹¹ (Baars, Motley, & MacKay, 1975 cités dans Humphreys et al., 2010) était conçu pour induire délibérément des erreurs (e.g. "Beg Pet " vs "Peg Bet").

Les différentes erreurs de dénomination

Il existe plusieurs types d'erreurs de dénomination de personnes pouvant se produire.

- a. Des erreurs occasionnelles (non répétées) dans un cadre naturel.

Il pourrait s'agir, par exemple, d'un couple dans lequel un des conjoints appellerait l'autre par un nom qui n'est pas le sien, situation très embarrassante pour les 2 protagonistes. En effet, l'explication d'un nom correspondant juste à une relation professionnelle serait-elle acceptée par la victime de cette confusion? Fiske, Haslam et Fiske (1991) ont investigué afin d'identifier des variables expliquant ces erreurs de dénomination au travers de 7 expériences réalisées : le type de relation existant entre le responsable de l'erreur et sa cible est grandement mis en évidence (7 expériences/7 sont significatives), confirmant qu'il s'agit bien d'un facteur saillant dans la cognition sociale. D'autre part, 6 de leurs 7 expériences confirment aussi que les gens tendent à confondre les personnes de même sexe tandis que 2 études confirment qu'il y a aussi des confusions liées à la race. Ils suggèrent d'étudier des facteurs autres, tels la taille, les ressemblances faciales et corporelles (vraisemblablement les ressemblances faciales mèneraient à plus de confusion que les corporelles), l'habillement qui pourraient également mener à des erreurs de dénomination. C'est donc en adéquation avec leur hypothèse selon laquelle le type de relation est important dans la cognition sociale, indépendamment des caractéristiques personnelles des individus avec lesquels on interagit. De même, selon eux, d'autres variables sociales pourraient entraîner ces erreurs : la religion, le lieu d'origine, l'orientation sexuelle, le degré de parenté.

L'importance relative culturelle de ces caractéristiques peut ainsi déterminer le degré auquel elles affectent la confusion entre les noms. En résumé, les résultats de l'étude confirment l'hypothèse selon laquelle les ressources cognitives sont un ensemble de 4 modèles de base pour établir un lien entre les gens : le partage commun, le rapport à l'autorité, le niveau d'égalité dans les rapports et la valeur monétaire. Un facteur important traverse ces modes de relations interpersonnelles : le sexe. Le meilleur prédicteur, selon les auteurs, des erreurs sociales de dénominations que les personnes font seraient le type de relation et le sexe : les gens auraient plus tendance à commettre ce type d'erreur envers les gens avec qui ils

¹¹ De l'Anglais "to slip", "glisser", paradigme destiné à induire des erreurs

partagent les mêmes relations et ceux du même sexe qu'eux, et ces facteurs prédiraient mieux que l'âge ou la race des cibles.

b. Des erreurs occasionnelles (non répétées) induites expérimentalement

Dans cette situation, la personne cible et le porteur de nom erroné dont on affuble la cible ont des similarités phonologiques et sémantiques. Il s'agit ainsi de facteurs psycholinguistiques. Selon Brédart et Valentine (1992), les modèles fonctionnels de reconnaissance de visage et de production de discours se sont développés séparément. Cependant, dénommer un visage familier est un acte de production phonologique. Ils proposent une révision du modèle de Bruce et Young (1986). En particulier, le modèle proposé inclut deux stades d'accès lexical pour les noms et le contrôle de la dénomination faciale basée sur une boucle perceptivo-langagière. Deux prédictions ont été tirées de l'hypothèse de boucle perceptivo-langagière : (1) les erreurs d'appellation dans lesquelles un nom de famille rare mais correct est erronément remplacé par un nom de famille commun devraient se produire plus fréquemment que la substitution inverse (l'effet d'asymétrie d'erreur) ; (2) les erreurs d'appellation dans lesquelles un nom de famille commun est prononcé seront plus probablement réparées que les erreurs qui ont pour résultat la prononciation d'un nom de famille rare (l'effet réparant l'erreur). Les deux prédictions ont été étudiées par une analyse des erreurs de dénomination dans une tâche de dénomination de visages expérimentale. Dans une expérience ultérieure, les auteurs ont considéré la possibilité que les effets de fréquence de nom de famille observés dans les erreurs de dénomination de visages pourraient être expliqués par la sensibilité de fréquence d'accès lexical dans la production langagière. Cependant, aucun effet de la fréquence de nom de famille des visages utilisés dans l'expérience précédente n'a été trouvé pour les temps de latences de dénomination des visages. Brédart et Valentine (1992) concluent ainsi que l'hypothèse de boucle perceptivo-langagière fournit l'explication la plus parcimonieuse du pattern des résultats.

c. Des erreurs répétées dans un cadre naturel

Ce type d'erreur correspond à un mélange de facteurs sociocognitifs et psycholinguistiques. Dans une étude récente, Brédart et Dardenne (2015) se penchent sur ce phénomène bizarre qu'est l'erreur répétée de dénomination de personnes en leur attribuant le vocable d'une autre personne. En effet, si des études portant sur les erreurs occasionnelles de dénomination ont été réalisées, peu d'études se sont penchées sur les erreurs répétées. Il est donc intéressant de s'interroger sur les variables favorisant ces erreurs répétées. De nombreuses études ont

démontré que des erreurs étaient plus probables dans la récupération de noms propres (e.g. Griffin, 2010). Un des buts de cette étude était de comparer les variables responsables de l'occurrence des erreurs répétées de dénomination des noms avec celles identifiées comme responsables d'erreurs occasionnelles dans des recherches antérieures (e.g. Fiske, Haslam, & Fiske, 1991; Brédart & Valentine, 1992), à savoir la similitude phonologique des noms (e.g. Fiske et al., 1991; Brédart & Valentine, 1992), la proximité relationnelle (Fiske et al., 1991), la ressemblance physique (Griffin & Wangerman, 2013), le sexe (Fiske et al., 1991; Griffin & Wangerman, 2013) et l'âge (Fiske et al., 1991; Griffin & Wangerman, 2013). Il est à noter que la ressemblance physique est mal définie, puisqu'elle peut faire référence soit à la ressemblance entre les visages soit à la ressemblance de la silhouette corporelle. Dans cette étude, c'est la ressemblance du visage qui a été retenue, principalement parce que les gens reconnaissent davantage leurs semblables par le visage plutôt que par l'aspect physique corporel global. Les auteurs ont également tenu compte d'un facteur supplémentaire, la similitude du contexte de rencontre. Un autre but de cette étude était d'évaluer dans la mesure du possible quel(s) facteur(s) prédirai(en)t le mieux ces erreurs de dénominations. Il s'agissait d'une étude en milieu naturel parce que les participants (181 sujets choisis parmi le personnel et les étudiants de l'université de Liège et âgés de 25 à 70 ans) devaient répondre à une question : "Confondez-vous régulièrement le nom d'une personne précise avec le nom d'une autre?" et par conséquent aucune erreur de dénomination n'était induite. Les participants qui répondaient "oui" étaient alors recrutés et étaient invités à répondre à un questionnaire sous la supervision d'un examinateur dans les 2 semaines de la question initiale, en se focalisant sur un cas représentatif d'erreur de dénomination de personne dont ils étaient coutumiers. Le nombre final de participants fut de 76. Les possibilités de confusion étaient au nombre de 4 :

1. Faire une erreur en dénommant la cible par un autre nom sans le remarquer de suite (erreur non corrigée)
2. Situation identique à la précédente MAIS s'en apercevoir et dénommer ensuite correctement la cible (erreur corrigée)
3. Remarquer que l'on va faire une erreur de dénomination AVANT de la produire et dénommer correctement la cible (monitoring correct avec nom corrigé)
4. Situation identique à la précédente MAIS le nom correct reste indisponible et le problème est contourné (monitoring fructueux mais échec du nom)

Sur les 76 sujets, 72 reportèrent faire des erreurs de dénomination tandis que les 4 autres rapportèrent une confusion sans erreur de dénomination (situation "3" ci-dessus). Les erreurs concernaient le prénom dans 86.1% des cas (62/72), le nom dans 8.3% des cas (6/72) et le surnom pour les 5.6% restants (4/72).

D'après les résultats, il semble évident que les erreurs reportées par les participants de cette étude étaient pour la plupart des substitutions entre les prénoms, et ce entre des prénoms se rapportant au même sexe par des personnes partageant le même type de relations, qu'elles soient familiales, professionnelles, amicales, etc... Les résultats ont démontré que la fréquence de ces erreurs dépassait celle due au hasard. Ces erreurs concernaient des personnes d'âge relativement proche et dans un contexte identique. Par contre, peu d'erreurs concernant la ressemblance faciale furent détectées. D'après Brédart et Dardenne (2015), comme attendu selon les résultats des études antérieures concernant ces erreurs de dénomination, la similarité phonologique serait un prédicteur significatif de la fréquence de ces erreurs : en effet, plus le nombre de phonèmes semblables étaient partagés par les noms, plus élevée était la fréquence des erreurs. Un autre prédicteur attendu était la relation sémantique : bien que cette étude démontre que les erreurs étaient principalement liées à la similitude des relations entre la cible et le participant, il fut par contre impossible de juger du rôle de cette relation sémantique. Ils ont pu néanmoins démontrer que la similarité phonologique augmentait la fréquence des erreurs entre les noms des gens liés sémantiquement.

D'autre part, en désaccord avec l'étude de Griffin et Wangerman (2013), les auteurs n'ont pas mis en évidence la différence d'âge entre la cible et le porteur du mauvais nom comme prédicteur. Ils expliquent ce fait par une différence importante entre les 2 études, en respect de la détermination de l'âge : en effet, en général, les gens connaissent bien l'âge réel de leurs frères et sœurs mais estiment souvent l'âge de ceux qu'ils connaissent moins bien (e.g. collègues et célébrités). En tant qu'exemple frappant, Brédart et Dardenne (2015) expliquent que les âges estimés des 2 actrices Isabelle Adjani et Sophie Marceau étaient respectivement 54 ans et 50 ans, alors qu'en réalité elles sont âgées de 60 ans et 49 ans. La différence réelle est donc de 11 ans et non de 4 ans comme estimés par les participants.

Ils avaient également avancé que les porteurs du nom intrus seraient connus depuis plus longtemps que les cibles, ce que l'étude a confirmé. Ils confirment également que

l'occurrence des erreurs répétées de dénomination de noms augmente avec l'âge, renforçant les résultats d'autres études (e.g. Fraas et al., 2002).

De cette étude, ressortent déjà des variables probablement responsables de ces erreurs de dénomination répétées de nom de personnes, notamment la similarité phonologique et l'âge du sujet.

d. Des erreurs répétées induites expérimentalement

Ce type d'erreurs n'a pas été vraiment étudié dans la littérature. Elle fait suite aux avancées fournies par l'étude de Brédart et Dardenne (2015) en situation de vie quotidienne et à leurs avis quant aux perspectives futures. Dans une étude très récente non encore publiée (M. Dupont, communication personnelle, 16 février, 2018), les chercheurs ont identifié comme variable responsable des confusions répétées de dénomination des personnes la similarité sémantique, la similarité phonologique et ce d'autant plus quand les visages sont phonologiquement et sémantiquement similaires.

Dans cette expérience, et contrairement à l'expérience de Brédart et Dardenne (2015), la similarité sémantique (similarité de contexte, similarité de la relation) a été prise en compte. Dans l'étude de Brédart et Dardenne (2015), cette similarité sémantique ne pouvait être prise comme prédicteur parce que ce facteur était pratiquement constant et partant manquait de variance.

Le sujet de notre travail est la suite logique de cette étude récente (M. Dupont, communication personnelle, 16 février, 2018). Nous prendrons en compte des similarités sémantiques, i.e. la similarité de profession et la similarité de l'âge des visages cibles. Les raisons de notre choix sont détaillées davantage dans la partie pratique qui suit cette partie théorique. Les confusions sont induites expérimentalement parce que les participants apprendront des visages auxquels seront associés un prénom et une profession et devront ensuite récupérer ces informations. C'était également la même méthodologie, avec quelques variantes, pour l'étude non publiée que nous venons d'évoquer (M. Dupont, communication personnelle, 16 février, 2018).

[Le self-monitoring des erreurs de dénomination](#)

Dans une étude récente, Schwartz, Middleton, Brecher, Gagliardi et Garvet (2016) se sont posés la question de savoir si la précision de dénomination des noms s'améliorait par le self-monitoring des erreurs, et ce chez des patients souffrant d'aphasie (pwa). En effet, les gens

souffrant d'aphasie commettent un plus grand taux d'erreur de dénomination et échouent plus dans le monitoring de leurs erreurs langagières (e.g. Schlenk & al., 1987 cités dans Schwartz & al., 2016). Les analyses ont porté sur :

- combien de fois un item erroné à un moment se corrigeait à un autre moment en fonction de ce monitoring ?
- comment le monitoring a impacté les changements de score en antérograde (temps 1 → temps 2) en comparaison des scores en rétrograde (temps 2 → temps 1).

En effet, Schwartz et al. (2016) se basent sur 2 hypothèses, la « strength hypothesis » qui postule des effets significatifs du monitoring dans les 2 directions (antérograde et rétrograde) et sur la « learning hypothesis » qui prédit des effets plus importants dans le sens antérograde. Ils ont vérifié ces hypothèses pour 3 types d'erreurs : les erreurs sémantiques, les erreurs phonologiques et les erreurs sur des fragments de mots ou de phrase. Leurs résultats ont mis en évidence des effets significatifs pour les 3 types d'erreur pour la « strength hypothesis » et des effets significatifs pour les erreurs sémantiques en faveur de la « learning hypothesis ». Toutefois, tous les effets étaient dûs à des réparations d'erreurs plutôt qu'à des détections d'erreurs.

PARTIE PRATIQUE

1. Objet et hypothèses de la recherche

Thème de la recherche

Les erreurs de dénomination de personnes, répétées ou occasionnelles, sont fréquentes dans le quotidien. Peu d'études à ce jour ont tenté d'en expliquer les causes, particulièrement pour les confusions répétées. C'est un phénomène qui peut mettre les auteurs de ces confusions dans une situation embarrassante et qui peut également choquer les personnes victimes de ces confusions. Nous pensons, par conséquent, qu'une recherche sur les facteurs responsables de cette problématique est nécessaire à la compréhension de ces situations désagréables. Nous tenons à faire ici une nuance quant à l'emploi des mots "erreurs" et de "confusions". Généralement, pour une situation dite de "laboratoire", confusion est utilisé lorsque deux noms étudiés dans la phase d'apprentissage sont confondus, alors qu'une erreur serait plutôt le fait de récupérer un nom ne faisant pas partie de la tâche d'apprentissage, i.e. une intrusion. Ces noms, ne faisant pas partie de la tâche d'apprentissage, seront comptabilisés comme "intrusions" mais ne feront pas l'objet d'analyses dans cette étude. En conditions naturelles, erreurs ou confusions pourraient être considérées comme synonymes attendu qu'il n'y a pas de phase d'apprentissage.

Hypothèses de la recherche

Plusieurs facteurs sont envisageables. Certains, notamment en conditions naturelles et pour les erreurs occasionnelles, ont déjà été explorés : Fiske et al. (1991) ont étudié les facteurs sociocognitifs liant les similarités entre la personne cible et le porteur du mauvais nom. Brédart et Valentine (1992) ont quant à eux évalué les facteurs psycholinguistes induits de manière expérimentale, i.e. la proximité phonologique, responsables des confusions occasionnelles dans la dénomination de personnes. Brédart et Dardenne (2015) ont ensuite étudié cette similarité dans les erreurs répétées en conditions naturelles.

Dans cette étude, nous nous focaliserons sur la variable sémantique « occupation de la cible », i.e. des cibles ayant la même profession. Une seconde variable sémantique sera également concernée, l'âge de la cible. Notre hypothèse de travail sera que les gens ayant la même occupation professionnelle sont plus confondus que des personnes ayant une activité professionnelle différente. Nous nous attendons à voir cette hypothèse confirmée par l'expérience décrite ci-après. En effet, des similarités sémantiques telles les mêmes types de relation seraient selon Fiske et al. (1991) le meilleur prédicteur, avec le sexe, des confusions

dans la dénomination de personnes. Exercer une activité semblable serait donc un excellent prédicteur pour ces confusions dans la dénomination des personnes. Nous nous attendons également à ce que les cibles ayant le même âge soient plus confondues que les cibles ayant un âge différent.

Nous comparerons également les confusions répétées aux confusions non répétées afin de déterminer s'il existe une différence significative entre ces 2 types d'impairs.

2. Méthodologie

Participants

64 sujets, 32 femmes et 32 hommes (tableau 1), de type caucasien, âgés de 45 à 60 ans ($\mu = 51.98$, $\sigma = 4.12$) ont été recrutés de manière aléatoire, sur base volontaire et non rémunérée. Ceux-ci ont été choisis dans notre entourage, tant personnel que professionnel. Ils ont signé un consentement éclairé et il leur a été expliqué le protocole de l'expérience. Nous avons choisi cette catégorie d'âge moyen chez les participants parce que des études antérieures (e.g. Brédart, 2017; Cohen & Faulkner, 1986; Bruyer & al., 1992) ont démontré que les confusions de dénomination augmentaient avec l'âge, même si d'autres études n'arrivaient pas à la même conclusion (Maylor, 1997). En recrutant des sujets jeunes qui risquaient de ne commettre que peu de confusions, il aurait été difficile de pouvoir conclure quant à la présence ou non d'un effet de nos hypothèses. Les critères d'exclusion étaient la présence de troubles psychiatriques et/ou psychologiques et la race. En effet, nombres d'études (e.g. Chiroro & Valentine, 1995 ; Shepherd & Deregowski, 1981 ; Valentine & Bruce, 1986b ; Valentine & Endo, 1992) démontrent qu'il existe dans la reconnaissance un effet de race, consistant en une difficulté de distinction des autres groupes ethniques entre eux. L'expertise ainsi que l'entraînement à la reconnaissance des personnes d'ethnie semblable sont vraisemblablement les raisons principales de cet effet. Côté en général un plus grand nombre d'individus de notre groupe ethnique, nous acquérons ainsi une compétence dans la reconnaissance qui concerne directement ces visages. Les visages des autres ethnies, qui se différencient entre eux par des caractéristiques faciales dissemblables de la nôtre, seront alors plus délicats à analyser et à distinguer (Shepherd & Deregowski, 1981). Ainsi, pour éviter au maximum les biais de reconnaissance qui pourraient être liés à cet effet de race, nous avons décidé de ne sélectionner que des participants caucasiens. La moyenne du niveau éducationnel de nos

participants est de 15.9 années d'étude ($\sigma = 2.57$). Le port de lunettes de vue n'était pas un critère d'exclusion.

	Hommes (N=32)		Femme (N=32)	
	Mean	SD	Mean	SD
Âge	52.9	3.88	51.06	4.2
Niveau éducation	16.28	2.57	15.53	2.55

Tableau 1 : Moyennes selon les genres

Matériel et design

L'étude consistait en une tâche de reconnaissance de prénom et de profession. La tâche a été créée via le logiciel Opensesame®.

16 visages caucasiens (8 femmes/8 hommes, 4 visages jeunes et 4 visages âgés dans chaque genre) associés à un prénom et une profession étaient présentés à chaque participant. Les prénoms et professions étaient aléatoirement attribués à chaque visage et changeaient régulièrement pour chaque participant. 4 professions ont été choisies, enseignant(e), infirmier(ère), architecte et vendeur(se). 2 professions étaient à chaque fois attribuées aléatoirement à chaque genre. Celles-ci étaient réparties 2 à 2 selon l'âge des visages cibles (fig.3). Les prénoms n'étaient pas phonologiquement semblables.

Le design présentait 3 étapes :

a. Phase d'apprentissage :

Dans cette phase, les visages étaient présentés aux participants associés à leur prénom et leur profession (fig.3). Les visages étaient tous présentés 2 fois. Il était simplement demandé au sujet de mémoriser les prénom et profession correspondant à chaque visage présenté.

b. Phase de vérification :

Au terme de la 1^{ère} étape, les visages étaient à nouveau présentés au sujet mais sans aucune indication de nom ni de profession. La tâche du sujet consistait à rappeler à la fois le (pré)nom et la profession de la cible. En cas d'échec, un feedback leur était

donné par l'examineur et cas de réussite, il leur était répondu « oui ». Cette phase durait jusqu'à ce que le sujet donne avec succès tous les (pré)noms et professions associés à chaque visage. Les résultats étaient notés sur la feuille de réponse afin d'en extraire les résultats.

c. Phase de test :

Avant d'exécuter cette phase de test, une tâche distractive était administrée au sujet. Il s'agissait pour lui de réciter l'alphabet à l'envers en partant de la lettre "T" en alternance avec un décompte en ordre décroissant à partir du nombre "40" (T-40-S-39-R-38-...).

Après cette tâche distractive, un tableau de 40 cases agencées comme pour un jeu de combat naval et contenant tous les visages était présenté au participant (fig.4). Celui-ci devait alors, en partant d'un point de départ et en suivant un trajet dessiné sur le tableau, rappeler les (pré)noms et métiers de chaque visage ainsi que la localisation de ce visage (e.g. Brigitte, enseignante, D1, Natacha, enseignante, C3,...). Aucun feedback n'était donné et les réponses, bonnes ou mauvaises, étaient également notées sur une autre feuille de réponse. 5 tableaux de ce genre étaient à chaque fois présentés aux différents sujets.

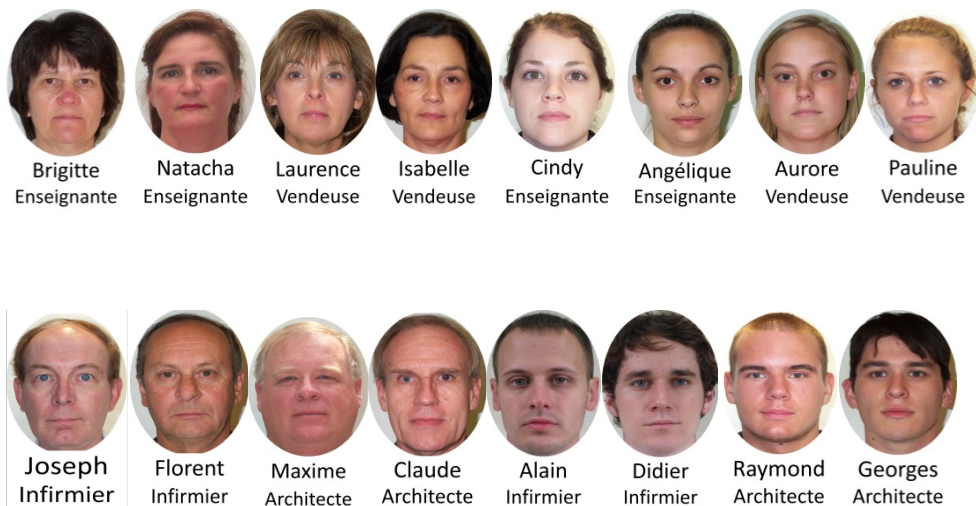


Figure 3 : Phase d'apprentissage (exemple)

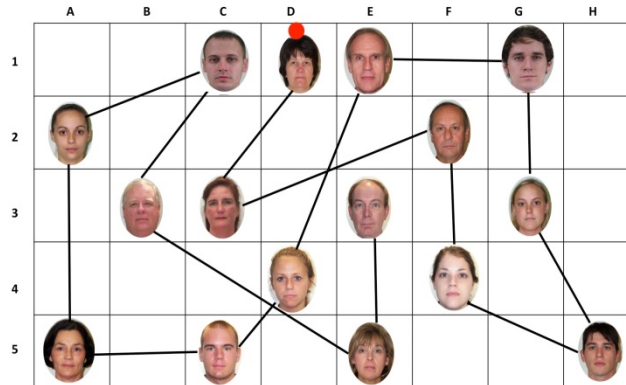


Figure 4 : Phase de test

Procédure

Le testing se faisait en général au domicile des volontaires, ou parfois dans leur bureau professionnel selon leurs disponibilités mais toujours au calme. Une explication préalable leur était donnée et il n'y avait pas de phase d'essai. Un consentement éclairé leur était également soumis pour confirmer leur accord. Le testing débutait après l'explication et la signature de ce consentement éclairé. A la fin de l'expérience, un débriefing était octroyé, leur explicitant le but de cette recherche. La durée de cette étude était approximativement de 1H, 1H30 parfois un peu plus selon la rapidité d'encodage des (pré)noms et professions par chaque sujet et le temps de latence de la récupération (qui n'a pas été comptabilisé, les sujets ayant le temps de réfléchir lors de la dénomination et le rappel de la profession de chaque visage).

Analyses

a. Calcul des scores :

Dans les feuilles de réponse, tant pour la phase de vérification que pour la phase de test, toute confusion commise était comptabilisée. Il y avait 4 catégories de confusions possibles : soit une confusion entre des cibles ayant la même profession, soit une confusion entre des cibles ayant le même âge, soit encore une confusion entre des cibles ayant en commun l'âge et l'occupation professionnelle et enfin une confusion entre des cibles n'ayant rien en commun. De même il y avait 2 conditions

présentes parmi les 4 catégories de confusions envisageables : une méprise ne survenant qu'une seule fois (e.g. Laurence, vendeuse confondue une seule fois avec Isabelle, vendeuse), condition "confusion non répétée" ou une méprise répétée plusieurs fois (e.g. Didier, infirmier confondu n fois ($n > 1$) avec Georges, architecte), condition "confusions répétées". Dans le cas de substitutions répétées, on attribuait toutefois le score de 1, que la confusion se soit produite 2,3,...,n fois. Il sera sûrement intéressant dans le futur de comptabiliser le nombre total de confusions répétées et de comparer avec les résultats de cette étude, mais le design de celle-ci ne tenait pas compte du nombre de répétitions de confusions de dénomination des noms pour chaque cible.

Ensuite, chez chaque participant, étaient additionnés le nombre total de confusions répétées ainsi que le nombre total de confusions non-répétées dans chacune des 4 catégories pour chacune des 16 cibles. Le nombre de confusions dans chaque catégorie et dans chacune des 2 conditions était ensuite divisé par le nombre total de possibilités d'erreurs dans chaque catégorie, afin d'obtenir une proportion de confusions, qui aura servi de score pour nos analyses statistiques.

Ce nombre total de confusion était de 16 pour les catégories de confusions ayant en commun la même profession et pour la catégorie de confusions ayant en commun le même nom ainsi que pour la catégorie n'ayant "rien en commun". Pour la catégorie de confusions ayant en commun à la fois la profession et l'âge, le nombre total d'erreurs possibles était de 8 : dans le cas des confusions comprenant à la fois l'âge et la profession, chez les hommes on pouvait confondre p1 avec p2 / p3 avec p4 / p5 avec p6 / p7 avec p8, ce qui donnait 4 confusions possibles chez les hommes et de même 4 confusions possibles chez les femmes, donc 8 confusions possibles pour l'ensemble des visages. Pour les catégories de confusions ne concernant qu'un item en commun (soit la profession seule, soit l'âge seul) ou celle n'ayant rien en commun, on pouvait confondre chez les hommes p1 avec p5 / p1 avec p6 / p2 avec p5 / p2 avec p6 / p3 avec p7 / p3 avec p8 / p4 avec p7 / p4 avec p8, ce qui donnait 8 possibilités de confusions pour les hommes et de même pour les femmes. Nous obtenions donc 16 confusions possibles au total pour tous les visages présents dans l'étude.

Nous sommes parvenus ainsi, tant pour la condition "confusions répétées" que pour la condition "confusions non répétées", à l'obtention d'un tableau tel celui de la figure 5.

Sujets	Nombre d'erreurs				Proportion d'erreurs			
	Âge	Prof	Âge_prof	Aucun	Âge	Prof	Âge_prof	Aucun
SM	3	5	8	0	0,1875	0,3125	1	0
PL	7	3	3	0	0,4375	0,1875	0,375	0
CL	1	8	3	0	0,0625	0,5	0,375	0
GB	2	5	5	0	0,125	0,3125	0,625	0
PB	4	1	5	0	0,25	0,0625	0,625	0
JMP	3	7	5	0	0,1875	0,4375	0,625	0
HB	2	5	3	0	0,125	0,3125	0,375	0
PL2	3	7	2	0	0,1875	0,4375	0,25	0
PG	7	5	4	1	0,4375	0,3125	0,5	0,0625

Figure 5 : Exemple de tableau de score

Ce sont donc ces proportions de confusions dans les 2 conditions qui ont été utilisées pour réaliser les analyses statistiques destinées à confirmer ou infirmer nos hypothèses.

b. Analyses statistiques :

La variable dépendante qui a fait l'objet de nos analyses est le taux des confusions. Cette variable est toutefois répétée chez chaque participant et répartie dans les 4 catégories de confusions possibles se retrouvant dans chacune des 2 conditions (4 confusions possibles dans chacune des 2 conditions). Nous avons donc utilisé une Anova à mesures répétées pour explorer nos données.

Nous avons évalué ainsi 3 variables répétées :

- Le type de confusions, dénommé "condition" (répétées vs non répétées)
- L'effet de la 1^{ère} variable sémantique, la profession de la cible (profession identique vs profession différente)
- L'effet de la seconde variable sémantique, l'âge de la cible (âge semblable vs âge différent)

Il s'agissait par conséquent d'une Anova à mesures répétées 2*2*2.

Nous avons analysé si un effet principal de la condition était présent, i.e. y avait t'il plus de confusions de dénomination répétées que de confusions non répétées? Nous avons examiné si les confusions, tant répétées que non répétées étaient plus fréquentes chez des cibles partageant le même métier (effet principal de la 1^{ère} variable sémantique "profession"). De même, nous avons pu étudié si la variable sémantique "âge" (de la cible) avait une influence sur les confusions de dénomination de personnes (effet principal de la seconde variable sémantique "âge").

Les interactions entre les types de confusions et les variables sémantiques "profession" et "âge" ont également été investiguées.

Enfin, une Anova à mesures répétées mais utilisant le genre des participants comme variable indépendante a été réalisée afin de vérifier si les participants "femmes" commettaient plus de confusions que les participants "hommes" dans la dénomination des noms.

Ces analyses ont été réalisées en utilisant les logiciels Statistica® et SAS®.

Le seuil de significativité a été fixé à $\alpha < .05$.

Aspects éthiques

Les données ont été rendues anonymes afin de respecter la protection de la vie privée de chaque participant.

L'étude a été approuvée par le comité d'éthique de la faculté de logopédie, psychologie et sciences de l'éducation de l'université de Liège.

3. Résultats

Effet principal de la condition

Aucune différence statistique significative n'a été mise en évidence entre les 2 conditions (fig.6), confusions répétées vs confusions non répétées ($N = 64$, $F(1,63) = 3.41$, $p = .07$, $\eta^2_{partiel} = .05$). La moyenne des différentes proportions de scores est indiquée dans la figure 7. Il n'y a donc pas d'effet principal de la condition décelé.

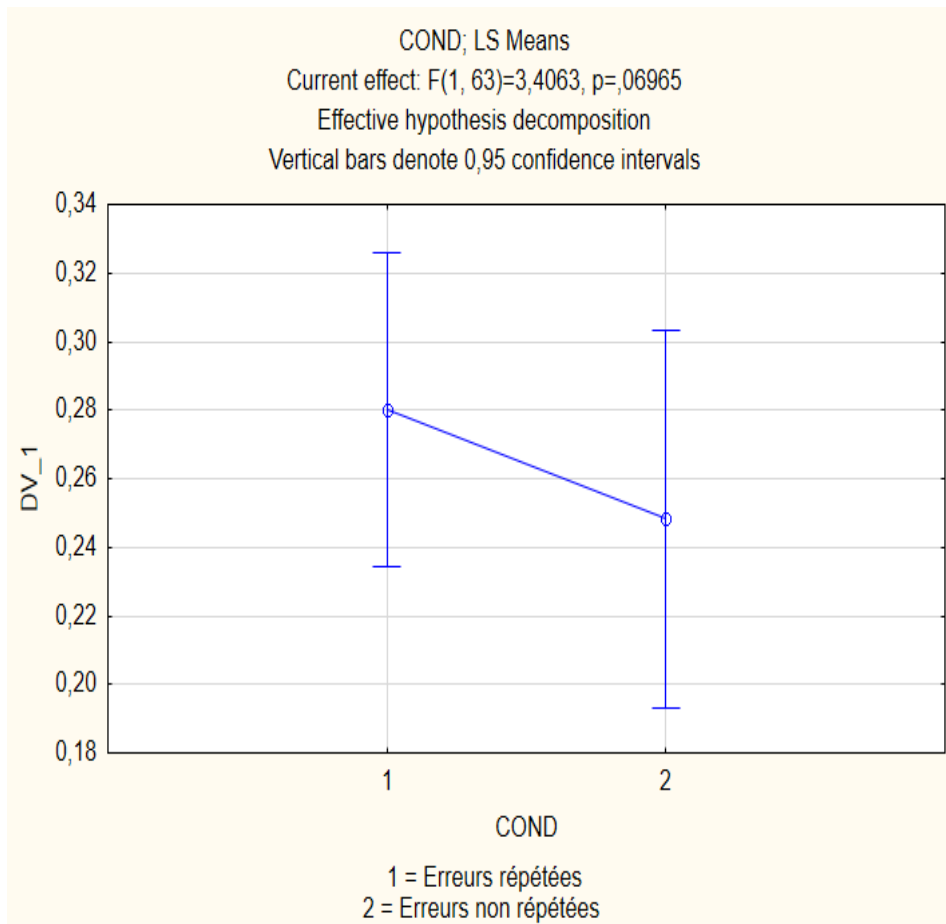


Figure 6 : Comparaison des conditions

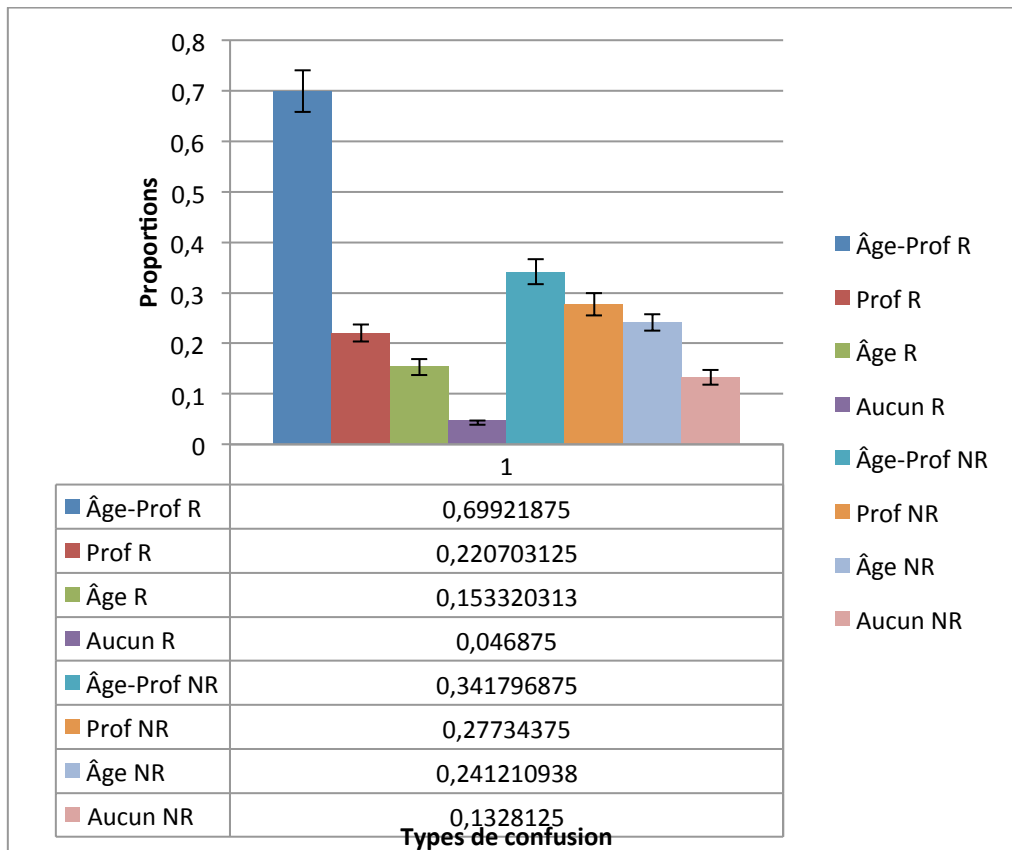


Figure 7 : Moyenne des proportions (R = répétée, NR = non répétée)

Effet principal de la profession

Un effet principal statistiquement significatif de la profession est démontré ($N = 64$, $F(1,63) = 345.18$, $p = .00$, $\eta^2_{\text{partiel}} = .85$). Ainsi ceci confirme notre hypothèse de confusions plus fréquentes chez des personnes partageant la même occupation professionnelle que chez des personnes ayant une profession différente (fig. 8).

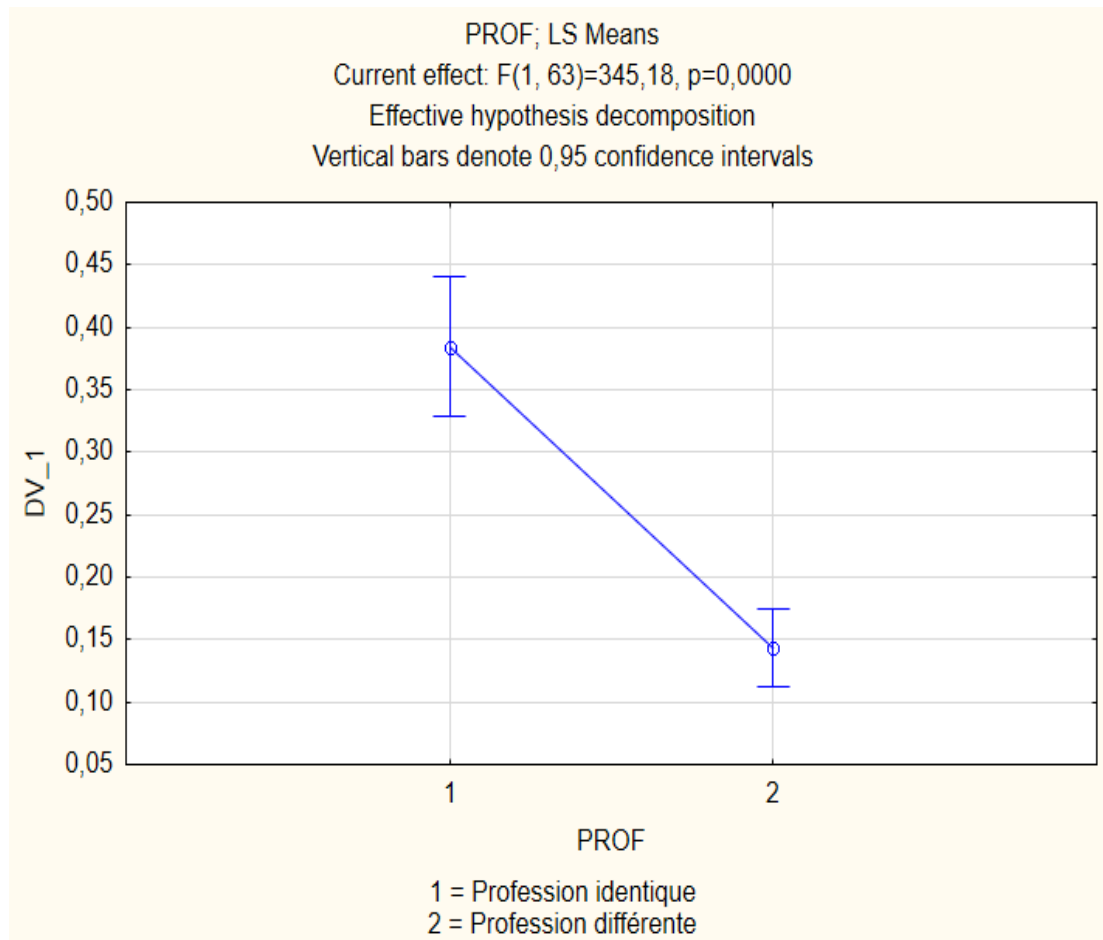


Figure 8 : Effet de la variable sémantique Profession

Effet principal de l'âge

Un effet principal significatif de la variable indépendante sémantique "âge" (de la cible) a été révélé ($N = 64, F(1,63) = 142.25, p = .00, \eta^2_{partiel} = .69$). Ceci est également en accord avec notre hypothèse du nombre plus important de confusions de dénomination pour des personnes ayant le même âge (Fig.9).

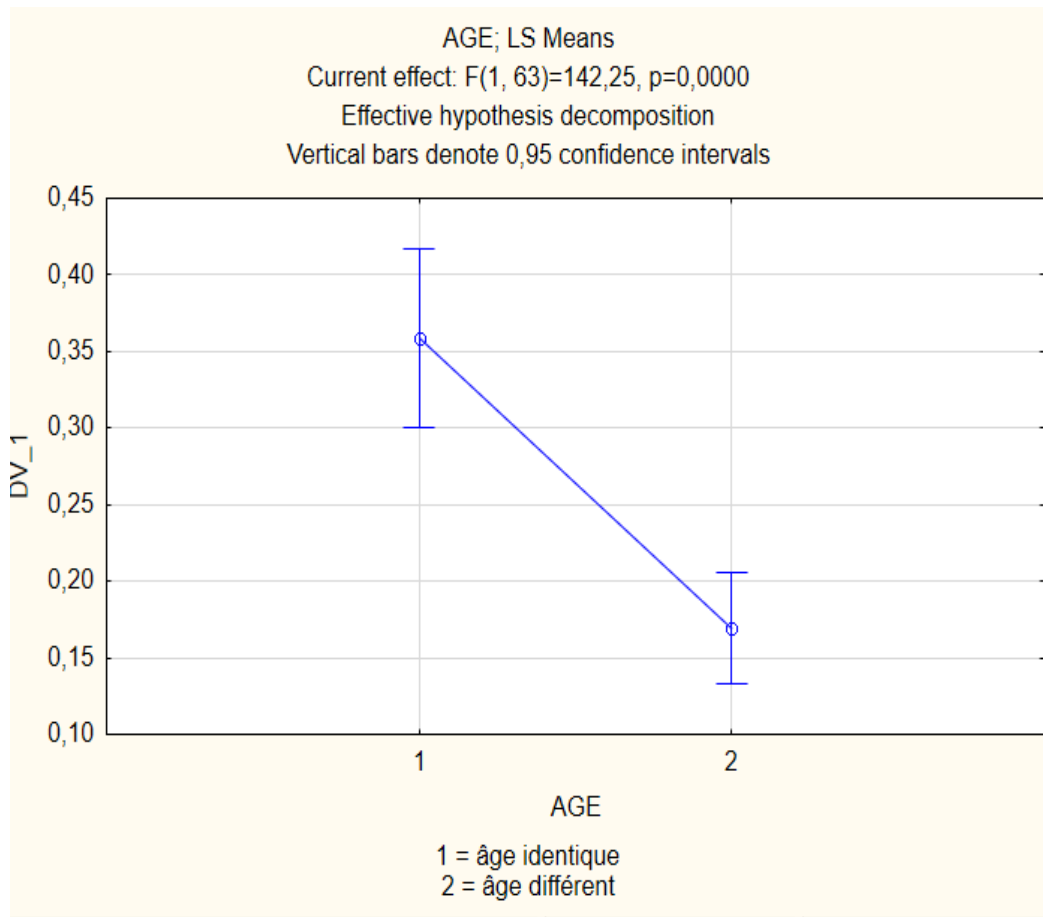


Figure 9 : Effet de la variable sémantique "âge"

Interactions

Des interactions entre les différentes variables indépendantes ont été montrées par nos analyses statistiques. Ainsi, des interactions entre la condition et la profession ($N = 64$, $F(1,63) = 58.63$, $p = .00$, $\eta^2_{partiel} = .48$), entre la condition et l'âge ($N = 64$, $F(1,63) = 43.25$, $p = .00$, $\eta^2_{partiel} = .41$), entre la profession et l'âge ($N = 64$, $F(1,63) = 33.23$, $p = .00$, $\eta^2_{partiel} = .35$) et entre les 3 variables entre elles ($N = 64$, $F(1,63) = 44.88$, $p = .00$, $\eta^2_{partiel} = .42$) se sont révélées statistiquement significatives (fig. 10,11,12 & 13).

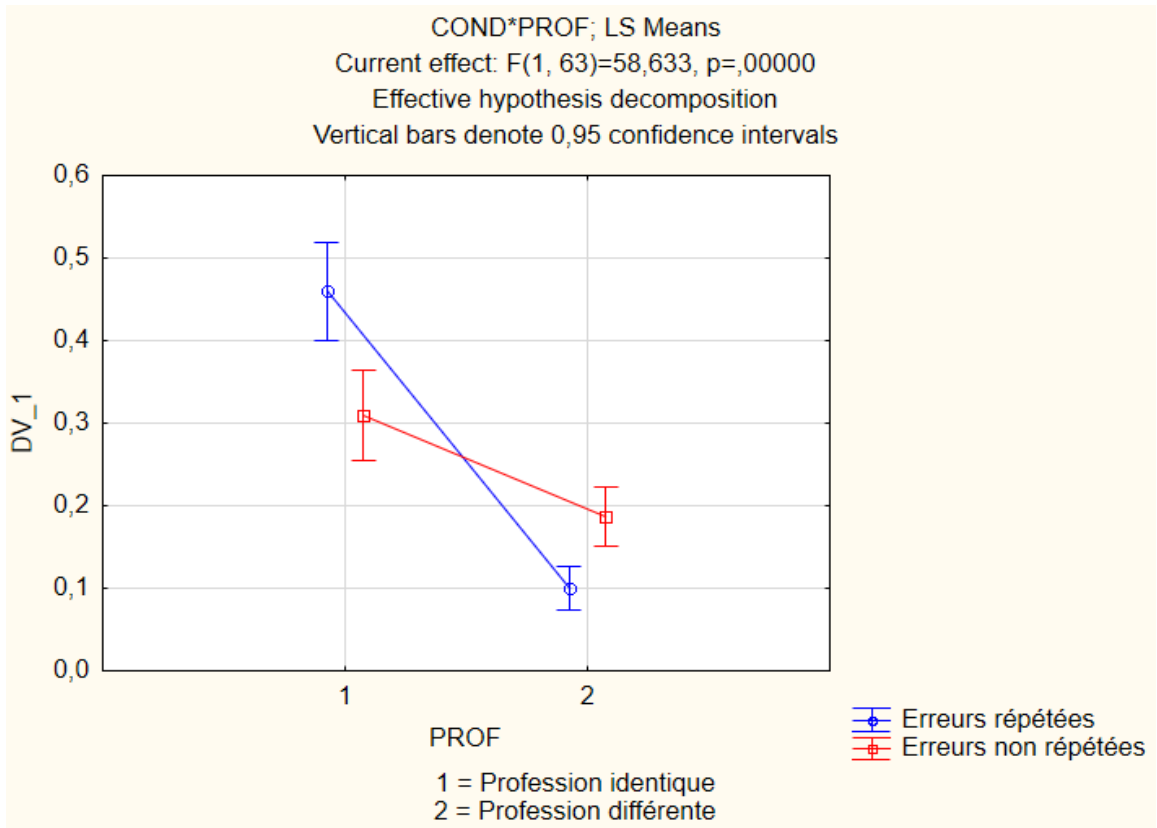


Figure 10 : Interaction Condition*Profession

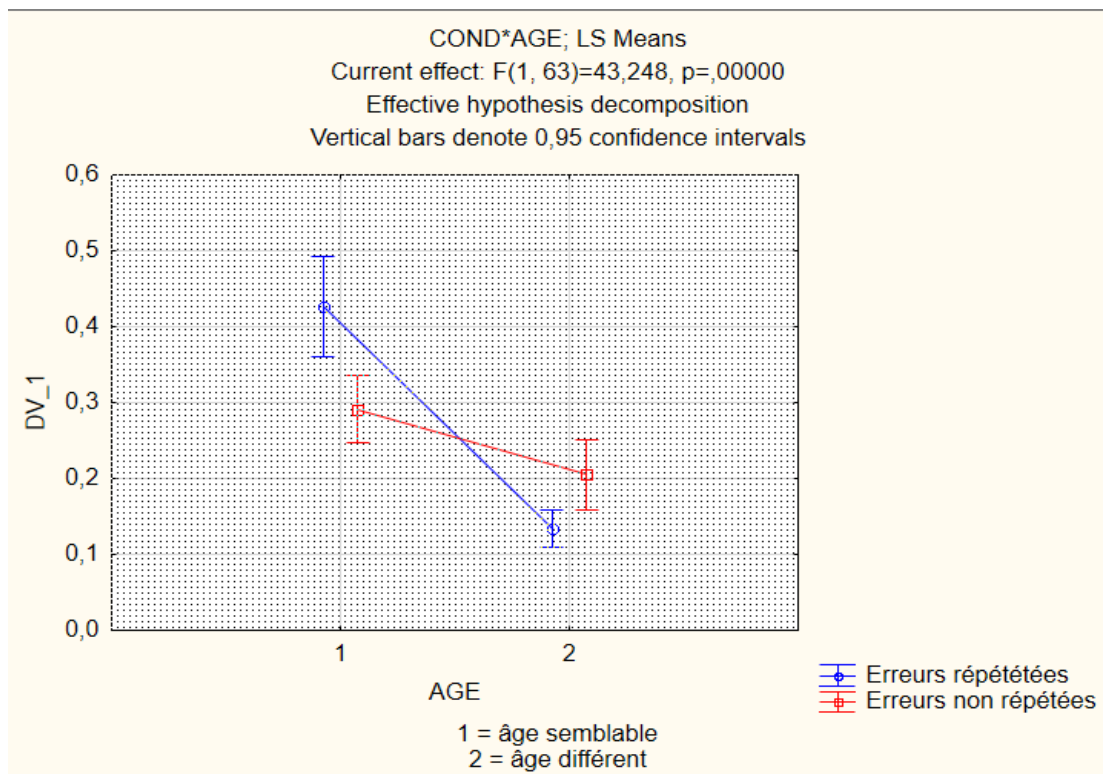


Figure 11 : Interaction Condition*Âge

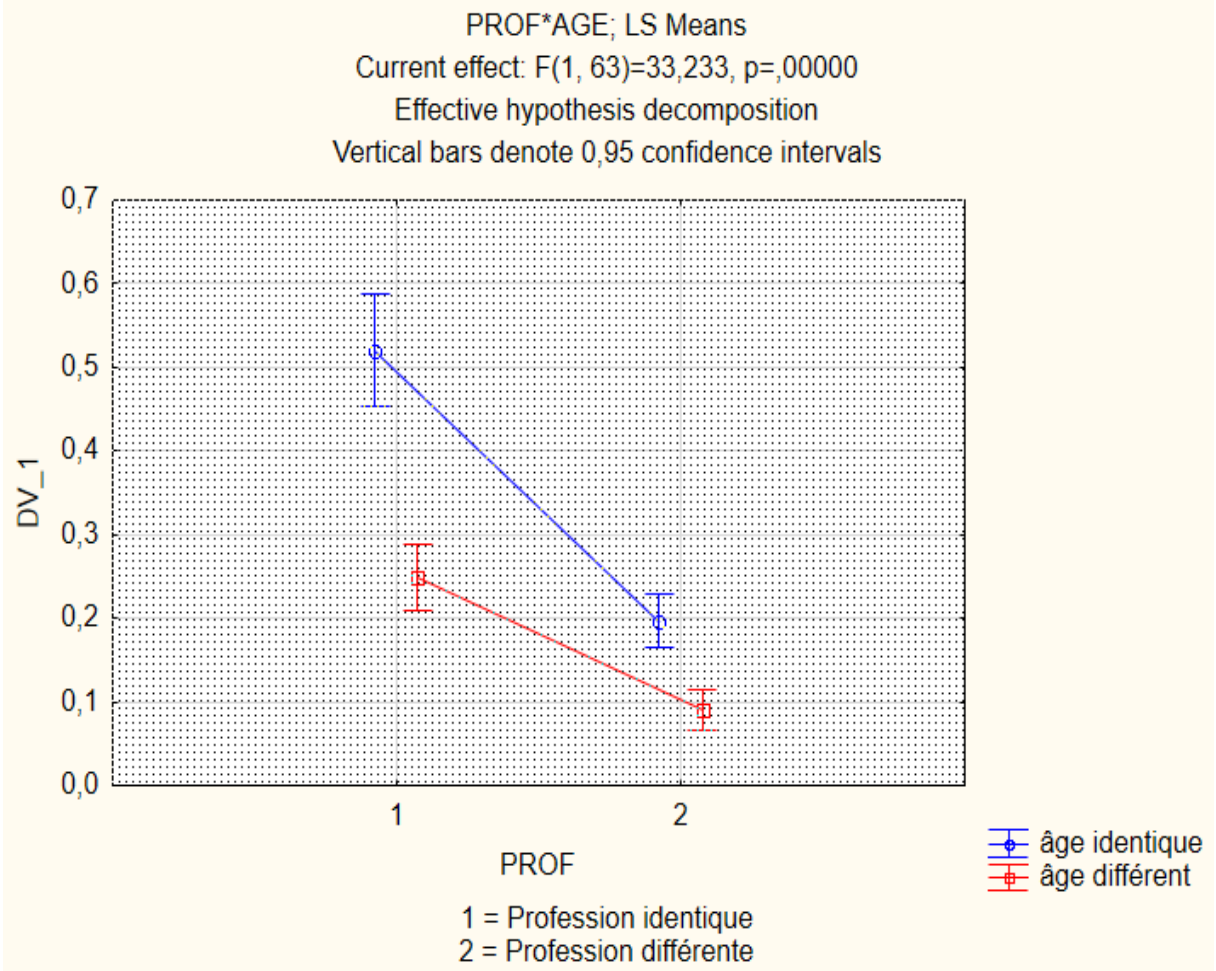


Figure 12 : Interaction Profession*Âge

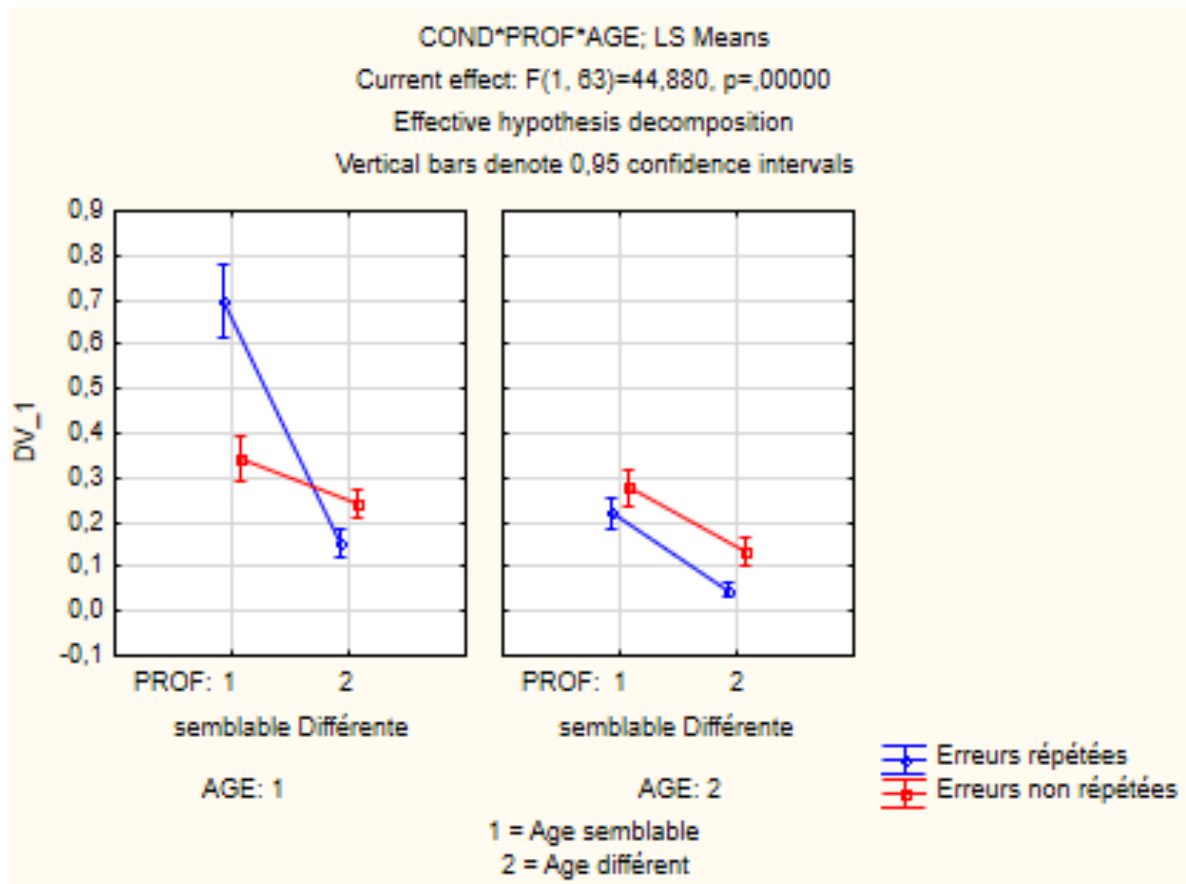


Figure 13 : Interaction Âge*Prof*Cond

Un résumé des différents résultats se trouve dans le tableau 2.

Comparaison en fonction du genre

Bien que nous ne voyions pas de raisons logiques d'une différence du nombre de confusions entre les participants "hommes" et "femmes", nous avons réalisé une Anova à mesures répétées en introduisant la variable de classification "sexe". Aucune différence significative (fig.14) n'a été démontrée dans les confusions de dénomination entre les participants femmes et hommes ($N = 64, F(1,63) = 1.11, p = .3, \eta^2_{partiel} = .02$). L'interaction entre le genre des participants et la condition (erreurs répétées vs erreurs non répétées) n'est également pas significative ($N = 64, F(1,36) = .1, p = .76, \eta^2_{partiel} = .002$)

	F(1,63)	P	η^2 partiel
Condition	3.41	.07	.05
Profession	345.18	.00	.85
Âge	142.25	.00	.69
Cond*Prof	58.63	.00	.48
Cond*Âge	43.25	.00	.41
Prof*Âge	33.23	.00	.35
Cond*Prof*Âge	44.88	.00	.42

N = 64

Tableau 2 : Résumé des résultats

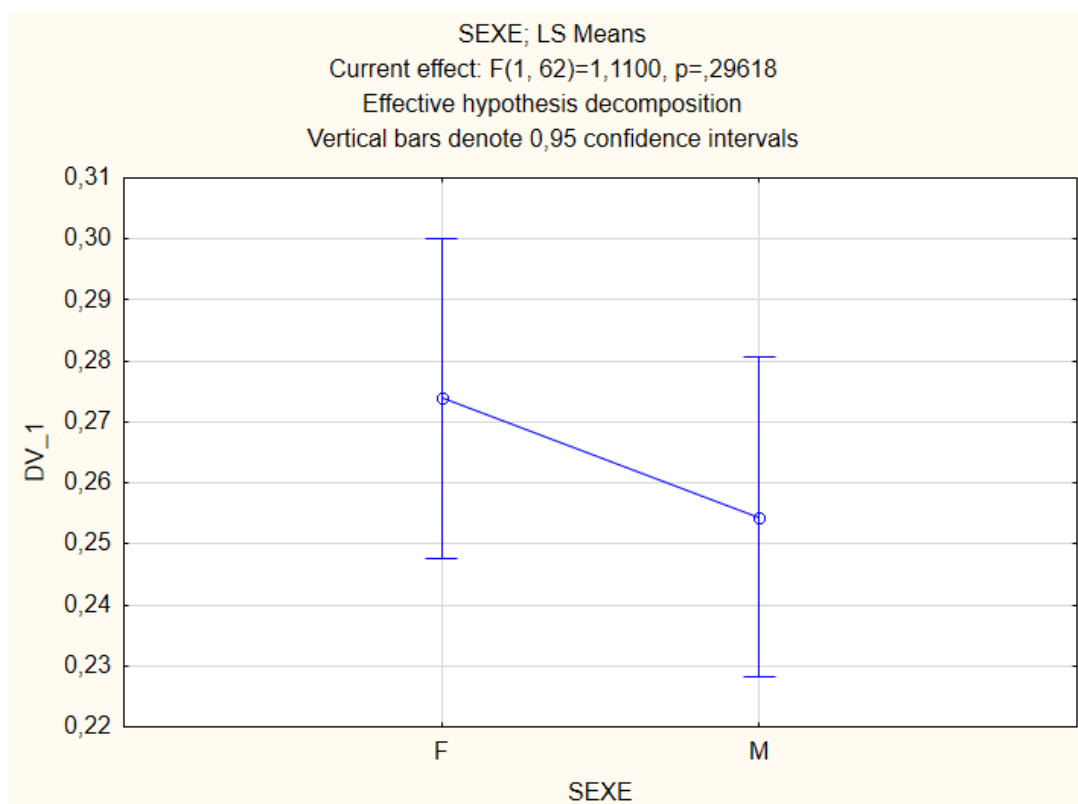


Figure 14 : Comparaison selon le genre

4. Discussion

Discussion générale

Il n'y a pas d'effet principal de la condition (confusions répétées vs confusions non répétées) démontré dans cette expérience ($F(1,36) = 3.41, p = .07$). Ceci est en contradiction avec une expérience précédente (M. Dupont, communication personnelle, 16 février, 2018) qui révélait un effet principal de cette condition. Toutefois, l'échantillonnage était différent dans cette précédente expérience : il comprenait en effet 2 groupes d'âge différent, des "young" (absents de notre étude) et des "middle-age" comme dans notre étude. Ceci peut expliquer la différence des résultats entre les 2 expériences : dans le groupe "young" le nombre de participants commettant des confusions non répétées était plus important que le nombre de participants commettant des confusions répétées alors que dans le groupe "middle-age" le nombre des participants commettant les 2 types d'erreurs étaient plus proches (M. Dupont, communication personnelle, 16 février, 2018). Cette différence de confusions entre les "young" et les "middle age" peut ainsi expliquer la significativité de la condition dans cette précédente étude. Cela est par ailleurs cohérent avec notre décision de ne recruter que des "middle-age" pour l'étude des confusions répétées, les "young" commettant plus de substitutions non répétées. Au contraire, dans notre étude, chacun des 64 participants a commis à la fois des confusions répétées et des confusions non répétées, donnant une proportion de 100% de participants commettant les 2 types de confusions. Ceci peut également expliquer pourquoi aucune différence significative n'a été mise en évidence entre les 2 conditions, même si le nombre de confusions répétées est plus élevé que celui des confusions non répétées, sans toutefois être statistiquement significatif.

Un effet principal de la profession a été démontré ($F(1,63) = 345.18, p = .00$). Ceci confirme notre hypothèse. C'est cohérent avec Griffin (2010), qui avait montré que les gens avaient tendance à confondre les personnes ayant les mêmes fonctions. On pourrait envisager que le fait d'avoir à reconnaître des gens qui partagent le même métier active les pré-noms correspondant à tous ces collègues et provoque une compétition entre ceux-ci. Ainsi les confusions apparaîtraient plus fréquemment que pour des gens ayant des activités différentes. En anticipant trop vite les différentes syllabes, des confusions de mots peuvent donc également se produire, surtout si ces mots sont phonologiquement proches. Rappelons également que selon Brédart (2015), la fréquence de production des noms propres dépend de

la familiarité envers ces personnes et que la fréquence de production de noms de personnes proches facilite l'accès à ces noms parce que nous les appelons, nous citons leurs noms dans les conversations (Cohen, 1994). Nous pourrions faire un parallèle avec les théories langagières dites "de la cohorte" lors des tâches de reconnaissance de listes de mots (Marslen-Wilson, 1984) dans lesquelles l'énoncé de la 1^{ère} syllabe d'un mot active plusieurs compétiteurs, lesquels diminueront à l'énumération des syllabes suivantes jusqu'à élimination de tous les compétiteurs. Prenons le mot "crocodile" par exemple. A partir des 3 premiers phonèmes de la 1^{ère} syllabe «/k/ /ʁ/ /o/», plusieurs compétiteurs sont activés (crocodile, croquis, croquer, croquant, cromagnon,...). Lorsque survient le phonème suivant «/k/ /ʁ/ /o/ /k/ », sont encore activés plusieurs compétiteurs. Enfin quand surgit le /o/, il ne reste plus que « crocodile» comme possibilité. Le point d'unicité (Marslen-Wilson, 1984) est atteint, i.e. plus aucun autre compétiteur n'entre en jeu et nous pouvons anticiper le mot "crocodile" avant la fin de sa production langagière complète. Ce point d'unicité est un facteur des temps de latence de la récupération en reconnaissance de mots. On pourrait imaginer qu'il en va de même pour la dénomination de personnes partageant la même activité professionnelle. A la vue d'une de ces personnes, plusieurs FRUs¹² (Bruce & Young, 1986) s'activeraient mais dans cette situation particulière de noms propres, et au contraire des noms communs, il n'y a pas de point d'unicité permettant d'aboutir à la dénomination exacte. Ce qui pourrait expliquer les confusions qui surviennent, d'autant plus qu'en général on dénomme rapidement les personnes que l'on côtoie. En rapport avec le modèle de Bruce et Young (1986), les confusions se situeraient donc au niveau de l'activation de ces FRUs, conduisant à un PIN¹³ incorrect.

Un effet principal de l'âge a également été mis en évidence ($F(1,63) = 142.25, p = .00$). Ceci confirme notre hypothèse du nombre plus important de confusions chez les cibles ayant le même âge. Cela concorde avec les résultats d'une étude de Griffin et Wangerman (2013) qui avaient démontré que, dans une même famille, les parents avaient tendance à confondre les prénoms de leurs enfants d'autant plus si ceux-ci avaient un âge proche, ainsi qu'une apparence physique semblable (il est à noter que certains visages de nos cibles partageaient des similarités physiologiques, voir § "limites") et des prénoms phonologiquement voisins (ce critère a été confirmé dans une étude précédente, M. Dupont, communication personnelle, 16 février, 2018). Selon Griffin et Wangerman (2013), l'âge et le sexe sont des catégories sociales qui influencent plus les erreurs que les ressemblances physiques. Notre expérience

¹² Unité de Reconnaissance du Visage (URV en Français)

¹³ Nœud d'Identification de la Personne (NIP en Français)

confirmerait donc notre autre hypothèse de confusions plus fréquentes chez des cibles ayant un âge analogue. Il est également logique de dire que des visages partageant un âge similaire ont des particularités physiologiques plus proches que des visages présentant des différences d'âge importantes.

Une interaction significative entre la condition et la profession ($F(1,63) = 58.63, p = .00$) est établie. Ceci signifie que, selon la condition, les confusions en fonction de la profession évoluent différemment (fig.10). Il y a donc plus de confusions répétées quand les professions sont identiques que lorsqu'elles sont différentes. Ceci confirme que les gens partageant la même occupation, facteur social, seraient confondus plus souvent et de manière plus répétitive que si ils ne partagent pas cette même occupation. Baddeley et Wilson (1994) ont suggéré que les erreurs¹⁴ sont apprises implicitement et renforcées par l'entraînement. Les auteurs ont donc proposé que certaines erreurs¹⁵ seraient répétées parce que le fait de commettre une erreur¹⁶ une fois, même en recevant la correction de cette erreur¹⁷, constituerait un apprentissage de cette erreur¹⁸. Warriner et Humphreys (2008) ont démontré qu'on apprend ses erreurs¹⁹. Partager ainsi la même profession permettrait un apprentissage plus profond de ces confusions que lorsqu'il s'agit de personnes n'ayant pas la même profession et, partant, amenées à moins se rencontrer.

Nous dénotons une interaction significative entre la condition et l'âge ($F(1,63) = 43.25, p = .00$), ce qui signifie que, selon la condition, les confusions varient différemment en fonction de l'âge (fig.11). Comme pour l'interaction entre la condition et la profession, ceci confirme donc qu'il y aurait plus de confusions répétées chez les cibles ayant le même âge. On peut ici également se référer à Baddeley et Wilson (1994) pour un apprentissage de l'erreur²⁰ qui la renforcerait. D'autre part, on pourrait envisager que des personnes ayant des âges approximativement semblables possèdent des caractéristiques physiques plus voisines et donc seraient amenés à être confondus plus fréquemment que des personnes d'âge différent.

Une interaction entre la profession et l'âge a été mise en évidence ($F(1,63) = 33.23, p = .00$). Indépendamment de la condition (erreurs répétées vs erreurs non répétées), le taux de

¹⁴ Erreur est ici employé dans le sens général de "faute" et ne correspond pas à notre distinction "erreur" vs "confusion"

¹⁵ Idem

¹⁶ Idem

¹⁷ Idem

¹⁸ Idem

¹⁹ Idem

²⁰ Idem

confusion entre les cibles partageant la même profession et celles ayant une profession différente varie différemment selon que ces cibles soient d'un âge similaire ou d'un âge différent (fig.12). Cela semble cohérent à partir du moment où la moyenne des confusions est significativement différente entre les personnes ayant la même profession et ayant le même âge par rapport aux personnes ayant des professions et des âges dissemblables. Et ceci d'autant plus que les η^2 partiels (rapport entre la variabilité due à l'effet considéré et la somme des variabilités (Σ carrés) due à cet effet d'une part et à l'erreur d'autre part) des effets principaux de la profession et de l'âge (respectivement .85 et .69) sont importants. On considère en effet en général qu'un η^2 partiel supérieur à .26 est important. Ceci pourrait expliquer l'interaction entre ces 2 variables sémantiques sans tenir compte de la condition. Notons ici que tous nos résultats statistiquement significatifs montrent un η^2 partiel supérieur à ce seuil de .26. Ceci conduit à la possibilité de considérer ces effets comme importants.

Nous pouvons également observer une interaction entre la condition, la profession et l'âge ($F(1,63) = 44.88, p = .00$). Ceci signifie que, selon l'âge des cibles (âge identique vs âge différent), la variabilité entre les moyennes de confusion des cibles ayant la même profession et celle des cibles ayant une profession différente n'évolue pas de la même manière selon la condition (confusions répétées vs confusions non répétées). A l'examen de la figure 13, nous constatons que pour les cibles réparties dans la même catégorie d'âge, les confusions répétées et non répétées varient de manière inverse selon que ces cibles partagent ou non la même profession. Par contre, pour les cibles d'âge différent, ces confusions qu'elles soient répétées ou non répétées, varient de manière quasiment parallèle en fonction de la profession, avec une proportion de confusions non répétées légèrement plus importante. Nous constatons également, toujours en examinant cette figure 13, que la proportion de confusions répétées est plus élevée que celle des confusions non répétées chez les cibles situées dans la même catégorie d'âge et ayant la même profession. Ceci, conjugué avec la proportion des confusions chez les cibles ayant un âge différent, pourrait également expliquer l'absence d'effet principal de la condition (confusions répétées vs confusions non répétées).

Nous n'avons pas mis en évidence une différence significative entre les confusions commises en fonction du genre des participants ($F(1,63) = 1.11, p = .3$). Ceci suggérerait qu'il n'y a aucune origine de genre dans les confusions de dénomination de personnes, les femmes commettant autant de méprises que les hommes, pour le moins dans une catégorie d'âge moyen comme celle de nos participants. Si des différences de perception spatiale ont été mises en évidence entre les femmes et les hommes (e.g. Andrieux, 1955), nous n'avons par

ailleurs trouvé aucune étude s'intéressant à cette éventuelle différence de confusions entre les femmes et les hommes.

Limites

Une première limite serait une physionomie proche entre certains visages d'âge semblable présentés aux participants. Griffin et Wangerman (2013) avaient déjà soulevé cette proximité physique comme facteur de confusion de dénomination dans une même famille. Mais cette variable sociale pourrait aussi provoquer des confusions chez des participants qui sont confrontés plusieurs fois aux mêmes visages (apprentissage de l'erreur²¹, Baddeley et Wilson, 1994). Ce biais ne serait, à notre avis, pas suffisant pour infirmer nos résultats mais pourrait être responsable d'une augmentation des confusions. Il pourrait être contrôlé ultérieurement en choisissant des visages, certes d'un âge similaire, mais d'une apparence physique fortement dissemblable.

Une autre limite, selon nous, qui pourrait s'avérer responsable de certaines confusions de dénomination est que les prénoms étaient pour certains plutôt "contemporains" (e.g. Florent, Alain, Cindy) et pour d'autres plus "anciens" (e.g. Joseph, Pauline, Raymond). Les participants avaient donc parfois tendance à faire correspondre les prénoms en fonction de l'âge des visages, particulièrement lors de la phase de vérification (phase 2). Ceci pourrait avoir également influencé le taux de confusions, sans pour autant infirmer les résultats. Remarquons toutefois qu'aucune similarité phonologique n'était présente dans les 16 différents prénoms utilisés dans cette étude.

Perspectives futures

Il serait intéressant dans un proche avenir de s'interroger si le facteur social "ingroup vs outgroup" pourrait s'avérer aussi responsable de confusions (répétées ou occasionnelles) de dénomination de personnes. Griffin et Wangerman (2013) avaient déjà remarqué ces confusions au sein de même famille, surtout lorsque les enfants avaient le même âge et des prénoms phonologiquement proches. Une famille pourrait, par extension, être considérée comme une forme de "ingroup". Il serait ainsi utile de pouvoir se positionner sur le fait que ces erreurs de dénomination se passeraient plus fréquemment dans un "ingroup" que dans un "outgroup" ou pas.

²¹ Erreur est ici toujours employée dans le sens général de "faute"

Tsukiura et al. (2010) ont montré une activation sélective du cortex temporal frontal gauche lors de tâches de reconnaissance d'association entre noms propres et informations sémantiques relatives à la personne portant ce nom propre. Il ne s'agissait pas de reconnaissance au sens strict du terme comme dans notre étude. Il serait peut-être judicieux de répliquer notre expérience en IRMf afin de confirmer l'activation de cette zone temporo-frontale gauche lors de tâches dans lesquelles il s'agirait de reconnaître un nom propre, associé dans notre étude à un nom commun lié sémantiquement au visage présenté.

Il serait également intéressant, comme déjà mentionné dans la paragraphe du calcul des scores, de reprendre dans une analyse ultérieure le score effectif du nombre des confusions répétées chez chaque participant et de comparer ces résultats avec les nôtres. Il serait éventuellement envisageable, dans cette situation, de mettre en évidence un effet principal significatif de la condition au contraire de notre étude.

Conclusion

Cette étude avait pour but d'identifier et d'analyser des variables qui pourraient être responsables des confusions répétées et non répétées de dénomination de personnes. La littérature scientifique s'est intéressée beaucoup plus aux confusions occasionnelles qu'à celles répétées. Brédart et Dardenne (2015) ont ouvert la voie à l'étude de ces confusions répétées. Ils l'ont entamée au travers d'une étude en situation de la vie de tous les jours et ont déjà pu identifier des facteurs responsables, notamment la proximité phonologique, l'âge relativement proche et une similitude de contexte. Nous avons donc poursuivi leurs investigations en tentant de mettre en évidence, en situation expérimentale, d'autres facteurs qui pourraient provoquer ce type de confusions embarrassantes. Nos hypothèses visaient à tester la similitude de profession et l'âge des cibles comme causes possibles de ces substitutions. Nos résultats convergent ainsi vers la cohérence de nos hypothèses, des effets significatifs ayant été démontrés par les analyses statistiques découlant des résultats de notre expérience. Il est à noter que ces résultats positifs semblent bénéficier d'un effet important, les η^2 partiels y associés étant supérieurs à .26. De plus, notre seuil de significativité avait été situé à $\alpha < .05$, mais les résultats significatifs auraient également pu être généralisés à la population avec un α inférieur, e.g. $\alpha < .01$. Ceci renforcerait donc la réalité de nos hypothèses. Pour les confirmer davantage, il serait intéressant que nos résultats soient répliqués dans le futur.

Bibliographie

Adibpour, P., Dubois, J., & Dehaene-Lambertz, G. (2018). Right but not left hemispheric discrimination of faces in infancy. *Nature Human Behaviour*, 2, 67-79. doi: 10.1038/s41562-017-0249-4

Alwin, D. F., & McCammon, R. J. (2001). Aging, cohorts, and verbal ability. *Journals of Gerontology Series B: Psychological Sciences and Social Sciences*, 56, S151–S161. doi: 10.1093/geronb/56.3.S151

Andrieux, C. (1955). Contribution à l'étude des différences entre hommes et femmes dans la perception spatiale. *L'Année Psychologique*, 55, 41-60. doi : 10.3406/psy.1955.8762

Baddeley, A., & Wilson, B. A. (1994). When implicit learning fails: Amnesia and the problem of error elimination. *Neuropsychologia*, 32, 53–68. doi: 10.1016/0028-3932(94)90068-X

Bahrack, H. P., Bahrack, O. O., & Wittlinger, R. P. (1975). Fifty years of memory for names and faces : A cross-sectional approach. *Journal of Experimental Psychology : General*, 104, 54-75. doi: 10.1037/0096-3445.104.1.54

Bonin, P., Chalard, M., Méot, A., & Fayol, M. (2002). The determinants of spoken and written picture naming latencies. *British Journal of Psychology*, 93, 89–114. doi: 10.1348/000712602162463

Bonin, P., Perret, C., Méot, A., Ferrand, L., & Mermillod, M. (2008). Psycholinguistic norms and face naming times for photographs of celebrities in French. *Behavior Research Methods*, 40, 137–146. doi: 10.375840W4M37

Brédart, S., & Valentine, T (1992). From Monroe to Moreau: An analysis of face naming errors. *Cognition*, 45, 187-223. doi: 10.1016/0010-0277(92)90017-C

Brédart, S. (1993). Retrieval failures in face naming. *Memory*, 1, 351-366. doi: 10.108/09658219308258243

- Brédart, S., Brennen, T., & Valentine, T. (1997). Dissociations between the processing of proper and common names. *Cognitive Neuropsychology*, *14*, 209-217. doi: 10.1080/026432997381556.
- Brédart, S. & Valentine, T. (1998). Descriptiveness and proper name retrieval. *Memory*, *6*, 199-206. doi: 10.1080/741942072
- Brédart, S. (2015). Names and cognitive psychology. In C. Hough (ed.), *The Oxford Handbook of Names and Naming* (pp 476-487). Oxford, UK: Oxford University Press
- Brédart, S., & Dardenne, B. (2015). Similarities between the target and the intruder in naturally occurring repeated person naming errors. *Frontiers in Psychology*, *6* (article 1474), 1-6. doi: 10.3389/fpsyg.2015.01474
- Brédart, S (2017). The cognitive psychology and neuroscience of naming people. *Neuroscience and Biobehavioral Reviews*, *83*,145-154. doi: 10.1016/j.neubiorev.2017.10.008
- Brennen, T., 1993. The difficulty with recalling people 's names: The plausible phonology hypothesis. *Memory*, *1*, 409–431. doi:10.1080/09658219308258246
- Buján, A., Lindín, M., & Díaz, F. (2010). The effect of aging on movement related cortical potentials during a face naming task. *International Journal of Psychophysiology*, *78*, 169-178. doi: 10.1016/j.ijpsycho.2010.07.006
- Bruce, V., & Young, A. (1986). Understanding face recognition. *British Journal of Psychology*, *77*, 305-327. doi: 10.1111/j.2044-8295.1986.tb02199.x
- Bruyer, R., Van der Linden, M., Lodewijck, M., Nelles, B., Schils, J. P., Schweich, M., & Brédart, S. (1992). Age differences in putting names and occupations to faces? *Archives de Psychologie*, *60*, 243-257.
- Burke, D.M., MacKay, D.G., Worthley, J.S., & Wade, E. (1991). On the tip of the tongue: What causes word finding failures in young and older adults? *Journal of Memory and Language*, *30*, 542–579. doi: 10.1016/0749-596X(91)90026-G.
- Burton, A.M., & Bruce, V., 1992. I recognize your face but I can't remember your name: A simple explanation? *British Journal of Psychology*, *83*, 45–60. doi: 10.1111/j.20448295.1992.tb02424.x

- Bushnell, I. W. R., Sai, F., & Mullin, J. T. (1989). Neonatal recognition of the mothers face. *British Journal of Developmental Psychology*, 7, 3-15. doi: 10.1111/j.2044-835X.1989.tb00784.x
- Carson, D., Burton, A.M., & Bruce, V., 2000. Putting names to faces: a review and tests of the models. *Pragmatics & Cognition*, 8, 9–62. doi: 10.1075/pc.8.1.03car
- Cohen, G., & Faulkner, D. (1986). Memory for proper names: Age differences in retrieval. *British Journal of Developmental Psychology*, 4, 187-197. doi: 10.1111/j.2044-835X.1986.tb01010.x
- Cohen, G. (1990). Why is it difficult to put names to faces? *British Journal of Psychology*, 81, 287-297. doi: 10.1111/j.2044-8295.1990.tb02362.x
- Cohen, G. (1994). Age-related problems in the use of proper names in communication. In M.L. Hummert, J.M. Wiemann, & J.F. Nussbaum (Eds.), *Interpersonal communication in older adulthood* (pp 40–57). London, UK: Sage Publications
- Chiroro, P., & Valentine, T. (1995). An investigation of the contact hypothesis of the own-race bias in face recognition. *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 48, 879-894. doi: 10.1080/14640749508401421
- Cross, E.S., & Burke, D.M. (2004). Do alternative names block young and older adults' retrieval of proper names? *Brain and Language*, 89, 174-181. doi: 10.1016/S0093-934X(03)00363-8
- Diamond, R., & Carey, S. (1986). Why faces are and are not special : An effect of expertise. *Journal of Experimental Psychology : General*, 115, 107-117. doi: 10.1037/0096-3445.115.2.107
- Dubois, S., Rossion, B., Schiltz, C., Bodart, J. M., Michel, C., Bruyer, R., & Crommelinck, M. (1999). Effect of familiarity on the processing of human faces. *NeuroImage*, 9, 278-289. doi: 10.1006/nimg.1998.0409
- Evrard, M. (2002). Ageing and lexical access to common and proper names in picture naming. *Brain and Language*, 81, 174–179. doi: 10.1006/brln.2001.2515
- Fraas, M., Lockwood, J., Neils-Strunjas, J., Shidler, M., Krikorian, R., & Weiler, E. (2002). ‘What’s his name?’ A comparison of elderly participants and undergraduate students

misnamings. *Archives of Gerontology and Geriatrics*, *34*, 155-165. doi: 10.1016/S0167-4943(01)00206-0

Fiske, A.P., Haslam, N., & Fiske, S.T. (1991). Confusing one person with another : What error reveal about the elementary forms of social relations. *Journal of Personality and Social Psychology*, *60*, 656-674. doi: 10.1037/0022-3514.60.5.656

Fogler, K.A., & James, L.E. (2007). Charlie Brown versus Snow White: The effects of descriptiveness on young and older adults ' retrieval of proper names. *The Journals of Gerontology Series B: Psychological Sciences and Social Sciences*, *62*, 201 –207. doi: 10.1093/geronb/62.4.P201

Griffin, Z.M. ((2010). Retrieving personal names, referring expressions, and terms of address. *Psychology of Learning and Motivation*, *53*, 345-387. doi:10.1016/S0079-7421(10)53009-3

Griffin, Z.M., & Wangerman, T. (2013). Parents accidentally substitute similar sounding sibling names more often than dissimilar names. *Plos one*, *8*(12), 1-6. doi: 10.1371/journal.pone.0084444

Grotz, C., Atharan, F., Pérès, K., Laberon, S. Vonthron, A.-M., Dartigues, J.-F., ...Adam, S. (2016). Psychological transition and adjustment processes related to retirement: Influence on cognitive functioning. *Aging & Mental Health*, *21*. doi: 10.1080/13607863.2016.1220920

Hanley, J.R., Chapman, E. (2008). Partial knowledge in a tip-of-the-tongue state about two- and three-word proper names. *Psychonomic Bulletin & Review*, *15*, 156-160. doi: 10.3758/PBR.15.1.156

Hanley, J.R. (2011b). Why are names of people associated with so many phonological retrieval failures? *Psychonomic Bulletin & Review*, *18*, 612–617. doi: 10.3758/s13423-011-0082-0

Harris, D., & Kay, J. (1995). Selective impairment of the retrieval of people's names: A case of category specificity. *Cortex*, *31*, 575–582. doi: 10.1016/S0010-9452(13)80068-8.

Humphreys, K.R., Menzies, H., & Lake, J.K. (2010). Repeated speech errors: Evidence for learning. *Cognition*, *117*, 151-165. doi: 10.1016/j.cognition.2010.08.006

- James, L.E. (2004). Meeting mister Farmer versus meeting a farmer: Specific effects of aging on learning proper names. *Psychology and Aging, 19*, 515 –522. doi: 10.1037/0882-7974.19.3.515
- James, L. E., & Fogler, K. A. (2007). Meeting Mr. Davis vs Mr. Davin: Effects of name frequency on learning proper names in young and older adults. *Memory, 15*, 366–374. doi: 10.1080/09658210701307077
- James, L.E., Tauber, S.K., McMahan, E.A., Oberle, S., Martinez, A.P., & Fogler, K.A. (2012). Searching for interference effects in learning new face-name associations. *Memory, 20*, 155 –166. doi: 10.1080/09658211.2011.649290
- Marful, A., Paolieri, D., & Bajo, M.T. (2014). Is naming faces different from naming objects? Semantic interference in a face-and object-naming task. *Memory & Cognition, 42*, 525–537. doi: 10.3758/s13421-013-0376-8
- Marslen-Wilson, W. (1984). Function and process in spoken word recognition: A tutorial review. In H. Bouma, & D.G. Bouwhuis (Eds.), *Attention & Performance X: Control of Language Processes: (Proceedings of the tenth international symposium on attention and performance, Venlo, The Netherlands, July 4-9, 1982)* (pp125-150). London, England: Lawrence Erlbaum Associates
- Maylor, E.A. (1997). Proper name retrieval in old age: Converging evidence against disproportionate impairment. *Aging, Neuropsychology and Cognition, 4*, 211-226. doi: 10.1080/13825589708256648
- McWeeny, K.H., Young, A.W., Hay, D.C., & Ellis, A.W (1987). Putting names to faces. *British Journal of Psychology, 78*, 143-149. doi: 10.1111/j.2044-8295.1987.tb02235.x
- New, B., Pallier, C., Brysbaert, M., & Ferrand, L. (2004). Lexique 2: A new French lexical database. *Behavior Research Methods, Instruments, & Computers, 36*, 516–524. doi: 10.3758/BF03195598
- Nisol, E. (2016). Travail d'initiation à la recherche. Document inédit. ULiège.
- Pisoni, A., Vernice, M., Iasevoli, L., Cattaneo, Z., & Papagno, C. (2015). Guess who? Investigating the proper name processing network by means of tDCS. *Neuropsychologia, 66*, 267-278. doi: 10.1016/j.neuropsychologia.2014.11.025

- Pyers, J.E., Gollan, T.H., & Emmorey, K. (2009). Bimodal bilinguals reveal the source of tip-of-the-tongue states. *Cognition*, *112*, 323-329. doi: 10.1016/j.cognition.2009.04.007
- Ross, L.A., Mc Coy, D., Wolk, D.A., Coslett, H.B., & Olson, I.R. (2010). Improved proper name recall by electrical stimulation of the anterior temporal lobes. *Neuropsychologia*, *48*, 3671-3674. doi: 10.1016/j.neuropsychologia.2010.07.024
- Ross, L.A., Mc Coy, D., Coslett, H.B., Olson, I.R., & Wolk, D.A. (2011). Improved proper name recall by electrical stimulation of the anterior temporal lobes. *Frontiers in Aging Neuroscience*, *3*, 1-8. doi: 10.3389/fnagi.2011.00016
- Sansone, S., & Tiberghien, G. (1994). Traitement de l'expression faciale et reconnaissance : Indépendance ou interaction ? *Psychologie Française*, *39*, 327-344.
- Schwartz, M.F., Middleton, E.L., Brecher, A., Gagliardi, M., & Garvey, K (2016). Does naming accuracy improve through self-monitoring of errors ? *Neuropsychologia*, *84*, 272-281. doi: 10.1016/j.neuropsychologia.2016.01.027
- Semenza, C., Nichelli, F., & Gamboz, N. (1996). The primacy effect in free recall of lists of common and proper names: A study on young, elderly, and Alzheimer ' s disease subjects. *Brain and Language*, *55*, 45-47. doi: 10.1006/brln.1996.0090
- Semenza, C. (2006). Retrieval pathways for common and proper names. *Cortex*, *42*, 884-891. doi: 10.1016/S0010-9452(08)70432-5
- Semenza, C. (2009). The neuropsychology of proper names. *Mind & Language*, *24*, 347-369. doi: 10.1111/j.1468-0017.2009.01366.x
- Shepherd, J.W. (1981). Social factors in face recognition. In G. M. Davies, H. D. Ellis, & J. Shepherd (Eds.), *Perceiving and Remembering Faces* (pp 55-79). London, UK: Academic Press
- Shepherd, J.W., & Deregowski, J.B. (1981). Races and faces-a comparison of the responses of Africans and Europeans to faces of the same and different races. *British Journal of Social Psychology*, *20*, 125-133. doi: 10.1111/j.2044-8309.1981.tb00485.x
- Tsukiura, T., Mano, Y., Segiguchi, A., Yomogida, Y., Hoshi, K., Kambara, T., ... Kawashima, R. (2010). Dissociable roles of the anterior temporal regions in successful

encoding of memory for person identity information. *Journal of Cognitive Neuroscience*, 22, 2226–2237. doi: 10.1162/jocn.2009.21349

Valentine, T., & Bruce, V. (1986b). The effect of race, inversion and encoding activity upon face recognition. *Acta Psychologica*, 61, 259-273. doi: 10.1016/0001-6918(86)90085-5

Valentine, T., & Endo, M. (1992). Towards an exemplar model of face processing : The effects of race and distinctiveness. *The Quarterly Journal of Experimental Psychology : Human Experimental Psychology*, 44A, 671-703. doi: 10.1080/14640749208401305

Valentine, T., Brennen, T., & Brédart, S., (1996). *The Cognitive Psychology of Proper Names: On the importance of being Ernest*. London, UK:Routledge

Warriner, A.B., & Humphreys, K.R. (2008). Learning to fail: Reoccurring tip-of-the-tongue states. *The Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 61, 535-542. doi: 10.1080/17470210701728867